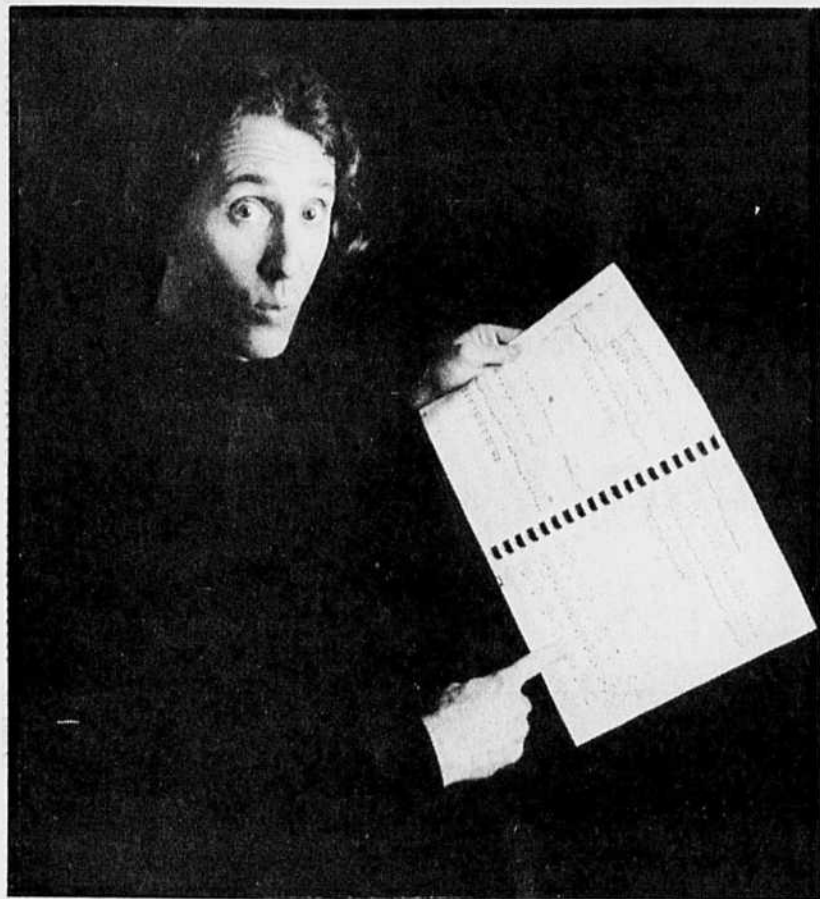


Sonorités nouvelles pour oreilles musclées



Denis Schingh

Deux premières mondiales et huit nord-américaines au Festival international de musique actuelle

Ginette Bellavance

LE FESTIVAL international de musique actuelle de Victoria-ville (FIMAV) se prépare à ouvrir les portes de sa neuvième saison. Entre le 10 et le 14 octobre : 25 spectacles-concerts, dont 20 inédits, une centaine d'artistes qui se produiront sur trois scènes différentes, deux premières mondiales, huit premières nord-américaines et neuf premières canadiennes. Et dans l'air flotte toujours cette merveilleuse sensation de dépaysement, ce goût de partir à la découverte de mondes sonores inouis, de vivre une aventure « pour des oreilles musclées à l'affût de sonorités tout aussi inhabituelles que familières ».

Cette année, le Festival offre aux navigateurs curieux mais néophytes que nous sommes parfois, des balises, à savoir une carte routière avec des catégories. Le directeur artistique du FIMAV, Michel Levasseur raconte que « c'est la première fois qu'on présente le festival de cette façon : volet musique contemporaine,

« Il fut un temps où la première loi de la musique nouvelle était de ne ressembler à rien... Maintenant, on emprunte, on cite, on intègre... que ce soit un rif de rock, du tapage de pieds, des mélodies des pays de l'Est ».

volez jazz, volet rock d'avant-garde et volet musique improvisée. Mais qu'il n'y ait pas de méprise. C'est clair dans la tête des créateurs, c'est clair dans la tête du public : les catégories ne sont là que pour orienter les choix de spectacles. Tout le monde sait qu'à l'intérieur même de ces jardins traditionnels, il y a la surprise, l'hétéroclite, l'hybridisme, les mélanges... Il faut dire aussi que

beaucoup de ces musiques sont difficiles à classer. Car un des buts du festival c'est de faire éclater justement les frontières, les catégories. Les concerts présentés sont tous très éclectiques, empruntent à toutes sortes d'influences. Un pourcentage de jazz, un peu de musique contemporaine, une touche de rock... Alors qu'on mette dès le départ cartes sur table : les catégories ne sont qu'un outil de promotion pour expliquer au public ce qu'est la musique actuelle, en leur disant clairement qu'ils ne vont pas pour autant se retrouver dans des genres fermés. La programmation du FIMAV est toujours sans frontières ».

Depuis huit années qu'elle parait les musiques nouvelles, l'organisation du festival les a regardées grandir, évoluer, mûrir, prendre de l'assurance. Michel Levasseur, en faisant référence à l'édition de cette année, nous parle de santé, de sérénité... avec toujours le même goût du risque. « Ça fait partie de l'évolution de la musique actuelle. Et c'est assez récent. On ressent plus de ma-

Voir page C-2 : Sonorités



Ferdinand Richard, de Ferdinand et les philosophes.

YULI TUROVSKY, L'homme orchestre

Marie Laurier



PHOTO JACQUES GRENIER

« Le concert de demain est très important, car nous allons interpréter en première nord-américaine et en sa présence une oeuvre de la compositrice polonaise Joanna Bruzdowicz intitulée *Four Seasons's Greetings*. »

EN 1977, le violoncelliste Yuli Turovsky tournait une page de sa vie d'artiste moscovite et choisissait délibérément de venir s'installer à Montréal et d'y faire carrière. Il ne parlait alors ni français ni anglais mais le langage universel de la musique allait faciliter son insertion sociale et professionnelle, de même que celle de sa femme Eleonora et de sa fille Natalya, toutes deux violonistes.

Aujourd'hui Yuli Turovsky, devenu citoyen canadien, s'exprime dans un français plus que convenable : « Je sais que je fais des fautes de grammaire mais ce n'est pas mon problème mais celui de ceux qui m'écoutent », dit-il avec humour. C'est qu'il a dû mettre les bouchées doubles pour précéder et suivre la formidable évolution de l'Orchestre de musique de chambre I Musici de Montréal qu'il a fondé en 1983 et qui a déjà à son crédit de nombreux enregistrements. Si bien que la réputation de ce jeune ensemble à travers le monde a quelque chose de phénoménal.

Justement, les 15 Musici rentrent tout juste d'une tournée de concerts aux États-Unis et déjà leur chef tarde de les réunir de nouveau pour la répétition du concert de demain soir, le premier de la saison 1991-1992 à la salle Claude-Champagne. Il prend tout de même le temps de recevoir LE DEVOIR à son domicile de Notre-Dame-de-Grâce, entre un piano à queue, un violoncelle, un gros chien baptisé d'un nom russe que je n'ai pas saisi tant il m'a paru barbare, les tableaux de sa femme Eleonora qui feront l'objet d'une exposition la semaine prochaine à la Galerie Art Arte.

« Ce concert de dimanche est très important, nous dit Yuli Turovsky, car nous allons interpréter en première nord-américaine et en sa présence une oeuvre de la compositrice polonaise Joanna Bruzdowicz intitulée *Four Seasons's Greetings* qui regroupe quatre concertos sur le modèle des Saisons de Vivaldi. » Autre originalité : chacun de ces concertos accompagnés évidemment de l'orchestre sera interprété par des artistes qui ont participé à sa création mondiale à Varsovie : les pianistes duettistes Patrick et Taeko Crom-

Voir page C-2 : Turovsky

Les Indiens au cinéma ou le retour du peau rouge



Il en va des Indiens au cinéma comme du vin, écrit Nathalie Petrowski. Ils se bonifient en vieillissant. En l'espace de quelques décennies, les Indiens au cinéma ont perdu le statut de mauvais peaux rouges vivant de la chair fraîche des missionnaires pour gagner celui de bons sauvages alimentant la thèse de Jean-Jacques Rousseau. Du western ancienne manière où ce bon vieux cowboy de Ronald Reagan était prêt à tout pour les enrayer de la carte, à *Dances with wolves*



le western yuppie de Kevin Costner, du *Festin des morts* (photo de droite), tourné il y a 20 ans par Fernand Dansereau, à *Robe noire* (photo de gauche), l'image a radicalement changé. Fini les parias, les alcoolos et les cannibales. Les Indiens d'aujourd'hui sont beaux, fins, intelligents et courageux. Ils ont la cote d'amour. On s'arrache leurs histoires à défaut de leur concéder un pouce de territoire.

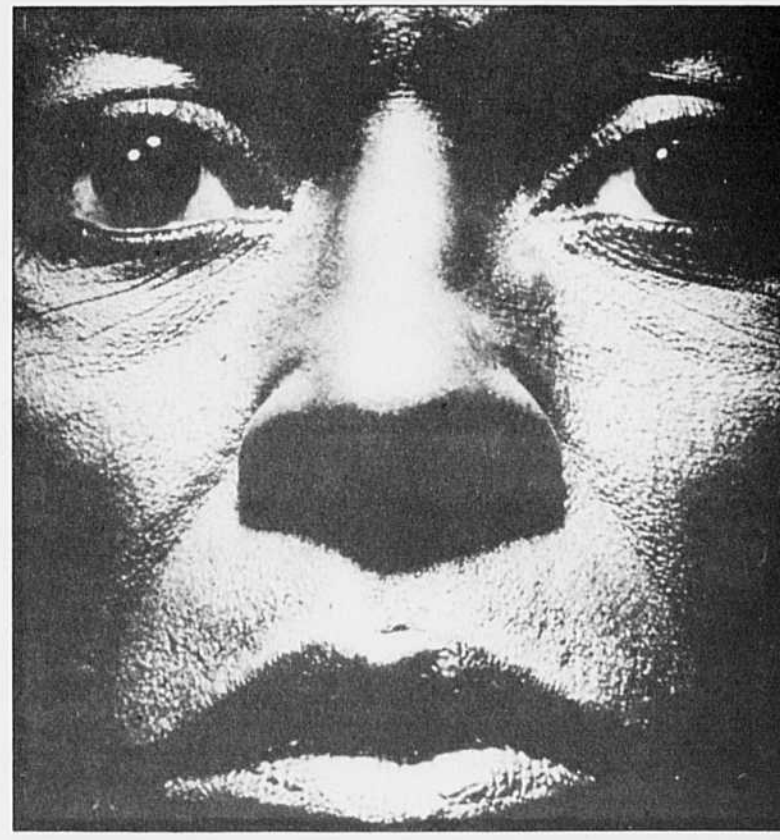
Page C-3

Miles Davis, les classiques

Dans sa chronique hebdomadaire, Serge Truffaut propose sept albums de Miles Davis aux amateurs de jazz, sept classiques, accompagnés de brefs commentaires du compositeur. On retrouve tout d'abord *Charlie Parker On Dial. Volume 6*, enregistré en 1947. Vient ensuite *Birth of Cool* (1949), pour lequel Gil Evans, un Torontois, a signé bien des arrangements. Il y a aussi *Bag's Groove*, enregistré en 1954, de même que *Kind of Blue*, réalisé en 1959 avec, notamment, John Coltrane et Bill Evans. Un chef-d'oeuvre, selon plusieurs experts. « Quand je dis aux gens que j'ai raté ce que je voulais faire sur cet album, que je n'ai pas réussi à trouver le son exact de la *sanza africana*, ils me regardent comme si j'étais fou », a dit Davis après la sortie de l'album.

En cinquième place, on retrouve *Miles Davis Live At The Plugged Nickel Chicago. Vol.1 et Vol.2*, avec les jeunes Herbie Hancock, Tony Williams, Ron Carter et Wayne Shorter. On retrouve enfin *Bitches Brew*, qu'a fait Davis en 1969 pour Jimmy Hendrix, selon la petite histoire, et enfin *Decoy*, mis en marché en 1985, un album dont deux des pièces furent enregistrées à Montréal.

Page C-6



COLLECTION «JEUNE THÉÂTRE»

TU PEUX TOUJOURS DANSER

Louis-Dominique Lavigne

Cette chronique des jeunes d'aujourd'hui aborde des thèmes universels : l'amour, la sexualité, la vie, la mort. Mais c'est la nature humaine elle-même qui est mise en procès ici, déchirée entre la quête du bonheur et la menace de mourir trop tôt, victime du sida. Une pièce qui tente de rejoindre un des publics cibles les plus vulnérables : les jeunes.

111 pages (avec photos) — 12,95\$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

le cahier du Samedi

◆ Sonorités

turité de la part des créateurs, plus de confiance dans leur esthétique, plus de connaissance dans leur technologie. L'époque du rejet est terminée. Cette époque des années 60 qui a semblé à plusieurs très anarchique. On avait besoin de créer pour soi, selon ses idées. Ça a été une longue période d'improvisation suivie par une autre où la composition a repris sa place. Je crois qu'on est en train de se restructurer, de refaire nos propres lois, nos propres catégories. Il fut un temps où la première loi de la musique nouvelle était de ne ressembler à rien... Maintenant, on emprunte, on cite, on intègre... que ce soit un riff de rock, du tapage de pieds, des mélodies des pays de l'Est».

Au Festival de Victo, il n'y a pas d'appel d'offres. Les artistes se proposent spontanément. Cette année, Michel Levasseur et Alain Gagné ont auditionné quelques 250 cassettes ! Il faut dire que le directeur du Festival fait quatre ou cinq voyages par année qui le conduisent dans des festivals homonymes en Europe, à New York et à Vancouver. « L'an dernier, nous raconte Michel Levasseur, le festival de Huddersfield en Angleterre était consacré entièrement à la nouvelle musique des pays de l'Est. De là la présence cette année de l'Ensemble Vilnius à Victoriaville ». Il faut dire aussi que depuis le temps, « le festival de Victo est devenu un

événement très bien situé sur la carte. La critique internationale y est de plus en plus présente. Une dizaine de magazines étrangers en font une couverture complète ». Quant à l'édition 91, elle s'annonce comme la plus mélodique, la plus folklorique, la plus nationaliste et la plus originale de son histoire. Pour ce qui est de l'aspect « mélodique », il ne s'agit pas de ballades... C'est juste que très souvent, les gens croient que la musique actuelle ça vient de la planète Mars. Avec des sons qu'ils n'ont jamais entendus de leur vie. Cette année, à cause des musiques présentées à Victo, il y aura des références à des genres connus. Des citations de rock, des bribes de jazz, des clins d'oeil au folklore. En ce qui concerne le nationalisme et le folklore, il s'agit d'une première à Victoriaville. Un volet amené par la Pologne, la Russie, la Lituanie. Ils nous apportent du jazz et de la musique contemporaine influencés par le folklore. D'ailleurs, le Québécois René Lusier est tout à fait dans la même veine avec le *Trésor de la langue* : une musique très innovatrice fortement teintée par le folklore d'ici. Et cette touche de folklore est forcément indissociable du nationalisme, puisque celui-ci se fait entendre par la voix de pays aux prises avec des problèmes d'indépendance... Ce qui fait du FIMAV 91, un festival plongé dans l'actualité sociopolitique ». Michel Levasseur nous raconte que la programmation de cette année s'est faite entre janvier et avril... alors qu'on était en pleine

guerre. « On sentait que tous les musiciens en étaient conscients. Et notre premier tri a été surprenant : à une extrémité campait une musique très dure, très révoltée, à l'autre un univers sonore plus apaisant, plus proche de l'espoir. La décision finale a été domiciliée en direction du deuxième campement ».

« Il faut dire que les artistes qui viennent ici sont très conscients des problèmes sociaux et politiques à l'échelle du globe. Ils sont revendicateurs dans leur art, dans leur micro-société... Victo devient alors un genre de symposium, de lieu de rencontre, d'échanges où, après deux ou trois jours, on se connaît bien. On parle musique bien sûr... et de beaucoup d'autres choses. Pour moi, c'est ça qu'est la musique actuelle : une musique qui va te chercher, qui t'amène à participer à ce qui se passe, qui te ramène à toi-même, qui te dérange aussi... il faut être disponible. Si on se bloque, les vieux préjugés refont surface ».

Evidemment FIMAV n'échappe pas à la critique. Quelques uns le voudrait plus populaire, d'autres le trouve déjà conformiste. Michel Levasseur, qui s'occupe également de trouver les commanditaires n'est pas sourd à ces commentaires. « Je dois tenir compte de l'avis de ceux qui font vivre le Festival. On réfléchit, on analyse, on soupèse... et puis on fait pour le mieux. Je veux juste qu'on nous laisse continuer. On peut

critiquer l'organisme, le conseiller... mais ne pas lui imposer des choix. Si on sent que ça doit tourner de telle ou telle façon, on trouvera, comme on l'a toujours fait, la façon de le faire et l'énergie pour le faire. Le Festival de musique actuelle de Victoriaville est là, il est solide et il va continuer. D'autant plus que l'ouverture d'esprit qui caractérise la création au Québec, ouverture sur le monde, sur les autres cultures, sur les autres musiques, n'est pas monnaie courante, quand on regarde ce qui se passe aux USA par exemple où les politiques font se replier la musique sur elle-même ».

Il est difficile et délicat pour les organisateurs d'un Festival comme celui de Victo de nous pointer du doigt tel ou tel événement en particulier. Mais Michel Levasseur que le risque n'effraie pas, nous promet des surprises. « Je n'ai pas vu tous les spectacles... mais l'Ensemble Vilnius va certainement étonner. Hal Russel, un jazz visuel, qui va piquer ceux qui s'intéressent à la recherche. Le *Trésor de la langue* de René Lusier, un événement c'est certain. Du Japon, Haco avec *After Dinner*... extrêmement intrigant, visuellement fascinant. Anthony Davis, c'est de la musique de chambre, une chanteuse d'opéra... ça représente vraiment ce qu'est la fusion des genres dans un spectacle, Ferdinand et les Philosophes... du rock français très drôle... Et Zeena Parkins, une harpe électrique pour de la sculpture sonore... »



Michel Levasseur, directeur artistique du Festival international de musique actuelle.



Yuli Turovsky et son épouse Eleonora.

PHOTO JACQUES GRENIER

◆ Turovsky

melynck, louangés par la critique européenne, le flûtiste belge Mark Grauwels, la percussionniste montrealaise Marie José Simard, enfin les violonistes mère-fille Eleonora et Natalya Turovsky.

Dès son arrivée à Montréal, Yuli Turovsky, violoncelliste reconnu dans son pays d'origine et ailleurs dans le monde comme première chaise de l'Orchestre de Moscou et soliste invité ailleurs, fit son chemin dans le milieu musical. On le retrouve professeur au Conservatoire de musique de Montréal, ensuite à l'Université de Montréal, membre du Trio Borodin et soliste d'orchestres réputés. En 1983, il lance l'idée de former un orchestre de chambre, un projet qu'il réalise aussitôt avec quinze musiciens professionnels dont la moitié fait encore partie aujourd'hui de l'ensemble devenu permanent en 1989. Yuli Turovsky attribue le rapide et phénoménal succès de l'OSM à Montréal à la Société Radio-Canada qui « nous a fait connaître à travers le monde » : « C'est là que nous avons enregistré une première bande sonore, l'intégrale des Concerti grossi opus 6 de Handel. Nous allons reprendre cet enregistrement en DC sur étiquette Chandos au mois de novembre prochain et ce sera intéressant de comparer

la différence, au plan technique et musical ».

Car en dépit de son jeune âge, l'OSM a acquis au fil des ans une réputation indéniable et sa réputation ne cesse de s'étendre dans le monde, à la faveur des tournées de concerts et de sa vingtaine d'enregistrements réalisés en majeure partie à l'église de la Nativité de La Prairie, sous contrat exclusif avec la maison Chandos. Les prochains disques seront consacrés à cet opéra musical présentement en gestation par l'écrivain Yves Beauchemin et le compositeur François Dompierre qui sera présenté pendant la période des Fêtes, de même que l'opéra en un acte de Rimsky-Korsakov intitulé *Mozart et Salieri*, une oeuvre écrite pour orchestre de chambre et deux solistes qui fera partie du dernier concert de la saison régulière au mois de mai 1992.

Yuli Turovsky concilie avec bonheur son rôle de concertiste, de soliste et de chef d'orchestre et en 1987 l'OSM se voyait attribuer le titre d'Ensemble de l'année par le Conseil canadien de la musique. Un honneur qui n'est pas étranger à cette décision de devenir en 1989 le troisième orchestre permanent de la métropole, après l'OSM et l'Orchestre Métropolitain.

Pour cet homme-orchestre qui se définit comme « le seizième membre de l'OSM », les quinze musiciens de l'OSM forment une grande famille et cet esprit est omniprésent pendant les répétitions, les tournées, les concerts et les « 250 services et 90 événements » auxquels ils participent dans une seule année. « La discipline s'impose d'elle-même, dans un climat de sécurité et de grande flexibilité. Les musiciens — neuf femmes, six hommes — savent fort bien que leur présence à l'orchestre est prioritaire et essentielle. Et puis je ne suis pas du genre préfet de dis-

cipline. » L'orchestre a cinq employés permanents sous la direction générale de Mme William Saint-Hilaire.

L'OSM a donc le vent dans les voiles et les prochains mois seront déterminants pour renforcer sa réputation d'excellence à l'étranger. En plus des huit concerts réguliers à Montréal, l'ensemble fera deux très importantes tournées de 80 concerts dont 23 dans 13 états américains — la première partie vient de se terminer pour reprendre en novembre — et un séjour en Corée, à Taiwan, à Singapour et à Hong Kong en avril 1992. Une invitation offerte à la suite de sa participation au Festival international de Séoul en octobre 1990. Sans compter les concerts dans plusieurs villes canadiennes et les invitations bien spéciales dont sa participation au Gala annuel de la Cinéma-thèque québécoise en novembre avec l'interprétation de la musique originale du film *Metropolis*, écrite par Gottfried Huppertz.

Avec un répertoire de quelque 300 oeuvres des époques baroque, classique et moderne, Yuli Turovsky avoue ne pas avoir de préférence particulière pour aucune d'elles, sinon « celle que j'interprète à l'instant même ». Une réponse banale pour le profane mais combien significative pour un musicien professionnel appelé à donner constamment le meilleur de lui-même.

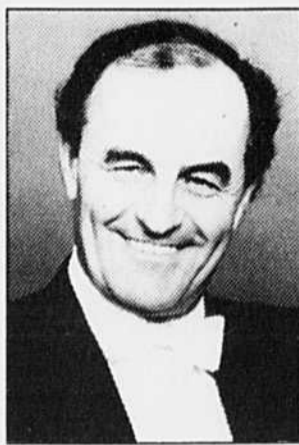
Mais Yuli Turovsky se réserve tout de même quelques coups de coeur en... s'invitant comme violoncelliste-soliste, ou encore en jouant en duo avec sa femme Eleonora, en trio avec cette dernière et leur fille Natalya. Qualifié de « violoncelliste électrisant » par le *Chicago Tribune*, de « musicien d'une grande chaleur et d'une grande passion » par *The Sun* de Vancouver, il a aussi provoqué cette réaction du critique du *San Antonio Star* : « il pourrait me rendre heureux à jouer de simples gammes ». Ce n'est évidemment pas lui qui me rappelle ces éloquentes témoignages. Je les ai puisés dans les notes biographiques de celui que le *San Francisco Chronicle* qualifie aussi de violoncelliste « qui joue comme un homme-orchestre »...

UNE PREMIÈRE MONDIALE À L'OSM

Les deux plus belles voix de basse du monde lyrique en récital au Concert Gala 1991 de l'OSM



Paul Plishka



Charles Dutoit



Samuel Ramey

Le lundi 14 octobre 1991 à 18 h 30, salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Au programme : des airs célèbres du répertoire lyrique.

Billets : 51 \$ - 31 \$ - 18 \$ Billets-gala : 250 \$*
(taxes et redevance PDA incluses)

Vous pouvez vous procurer des billets au bureau de l'OSM et à la Place des Arts. Renseignements : 842-9951



*Reçu pour fins d'impôt à l'achat d'un billet-gala uniquement.

Évitez la fumée Pour mieux respirer



THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION : YVETTE BRIND'AMOUR • MERCEDES PALOMINO
JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 1991

Du mar. au ven. 20h., sam. 16h. et 21h., dim. 15h.

Lettres d'amour

de A.R. Gurney

Traduction : Jean Leclerc • Mise en scène : Michèle Magny

Pièce interprétée en alternance par quatre duos de comédiens

Louise Deschâtelets et Jean Leclerc

Marie Tifo et René Gagnon

Andrée Lachapelle et Michel Dumont

Yvette Brind'Amour et Gérard Poirier

Éclairages : Claude Accolas • Arrangements musicaux : Sylvie Boudreau

Prix spéciaux : Âge d'Or • Groupes • Étudiants
RÉSERVATIONS
4664, RUE ST-DENIS
MÉTRO LAUBRIER, SORTIE GILFOID
844-1793

Festival International de Nouvelle Danse

Hydro-Québec présente

International de Nouvelle Danse

Montreal

36 spectacles à guichets fermés sur 41 • Merci à notre public • Merci à nos commanditaires • À l'année prochaine!

Les Indiens au cinéma ou le retour du peau rouge

Nathalie Petrowski

IL EN VA des Indiens au cinéma comme de la fumée de cigarette. Selon les modes, les époques et les lobbys plus ou moins influents, ils suivent une sorte de mouvement du balancier qui de droite ou de gauche, qui de blanc ou de noir, qui de bon ou de mauvais, les positionne toujours dans un quelconque extrême. Contrairement à la fumée de cigarette devenue avec les années nuage toxique, voire champignon atomique, les Indiens au cinéma n'ont cessé de voir leur réputation s'améliorer, leur image s'embellir, leur cause s'anoblir. Aujourd'hui il en va des Indiens au cinéma comme du vin. Ils se bonifient en vieillissant.

En l'espace de quelques décennies, les Indiens au cinéma ont connu un véritable promotion sociale qui leur a permis de passer du statut de mauvais peaux rouges vivant de la chaire fraîche des missionnaires à celui de bons sauvages alimentant les thèses de Jean-Jacques Rousseau.

Les mauvais peaux rouges datent du temps où le western ancienne manière faisait la loi avec ce bon vieux cowboy de Ronald Reagan qui était prêt à tout pour les enrayer de la carte et du paysage. Au Québec, les peaux rouges débarquaient à Radio-Canada dans *Radisson* puis dans *Les belles histoires des pays d'en haut* avec Bill Wabô comme figure de proue et comme vedette du totem. Déjà à l'époque de Bill Wabô, le mauvais Indiens commencent à être une espèce en voie d'extinction à la faveur du mythe du bon sauvage, celui qui ne fait pas la guerre pour mieux chasser, celui qui vit en foule agitée. Ce mythe vient de connaître son apogée avec *Dances with wolves*, le western yuppie de Kevin Costner qui accorda aux Indiens l'ultime privilège de parler librement le Dakota avec sous-titres à l'appui. Dans *Robe noire*, qui prend l'affiche ce weekend, ils parlent cette fois le Cri avec toujours autant de sous-titres à l'appui. Et ça ne fait que commencer. D'ici quelques mois, parions que les films sur les bons Indiens vont se multiplier, que des séries de télé vont s'attarder sur leur cas et leur redorer le blason ou le plumage et qu'il sera dorénavant interdit, voire puni par la loi de présenter le moindre Indien au cinéma sous un mauvais éclairage.

Finis les parias, les paresseux, les alcoolisés et les cannibales. Les Indiens d'aujourd'hui sont beaux, fins, intelligents et courageux. Ils ont la côte d'amour et de popularité. On s'arrache leurs histoires à défaut de leur concéder un pouce de territoire. On leur consacre pratiquement autant de temps d'écran que de temps à micro comme si notre mauvaise conscience se réveillait subitement, comme si on voulait se faire pardonner des siècles de négligence, comme si on avait un besoin pervers de les infantiliser pour les rendre moins menaçants. Après les femmes, les noirs et les handicapés, les Indiens offrent à l'Occident coupable l'occasion idéale pour se racheter.

« Il était grand temps que ça arrive, dit Denis Lacroix qui interprète le chef Huron dans *Robe Noire*. Moi



Floyd Red Crow Westerman, dans *Dances with wolves*.



Jacques Godin, dans *Le festin des morts*.

je ne suis plus capable de me faire comparer à Bill Wabô ». Denis Lacroix est un Indien et un acteur, dans cet ordre-là, s'il vous plaît. Né à Winnipeg d'un père Cri et d'une mère canadienne-française, il a étudié à l'École Nationale de théâtre avec Michel Côté et Anne-Marie Provencher avant de rejoindre un bassin d'acteurs amérindiens qui au Canada ne dépassent pas le chiffre trente. Denis Lacroix a joué dans toutes les productions à saveur historique. Il y était plus souvent qu'autrement couvert de plumes, l'arc en bandoulière et le tipi et le totem jamais trop loin. Même si le travail ne manque pas, Denis Lacroix n'est pas ravi pour autant. « On n'a jamais eu la chance de montrer au cinéma qu'on était aussi compliqués que les blancs, on a escamoté toute la richesse de notre culture. Moi je suis prêt à jouer tous les rôles, celui de vaudouleur ou de chauffeur d'autobus sauf qu'on ne me les propose pas. Les Indiens à l'écran ne sont jamais des personnages contemporains, compliqués. C'est toujours des Bill Wabô, un personnage que je déteste. Ce simplisme, cette bêtise, ce manque d'éducation. Bill Wabô nous fait encore du tort aujourd'hui parce qu'il y a encore beaucoup de gens qui pensent qu'on est tous des Bill Wabô ».

« Le monde adorait Bill Wabô ».

proteste le comédien Guy Provencher. Il en sait quelque chose. C'est lui qui incarne le personnage pendant 10 ans à Radio-Canada et qui à l'âge de 64 ans continue à jouer à l'Indien quand on lui demande, notamment dans *Robe noire* où il interprète le plus vieux chef Indien. « Je me souviens d'un embouteillage monstre sur Sainte-Catherine. On m'avait prêté une super Pontiac avec le nom de Bill Wabô inscrit sur le capot. Les gens venaient me serrer la main, me payer un coup et me dire à quel point ils détestaient Seraphin. J'avais un vrai fan club et chaque année j'autographiais des milliers de photos ».

Guy Provencher, un métis montagnais, raconte ses souvenirs au milieu d'un petit appartement encombré du Chez nous des Artistes. Les murs autour de lui sont couverts de photos

et d'objets hétéroclites qui témoignent d'un passé aussi rempli que mouvementé. « Bill Wabô était bon, dit-il avec des yeux rêveurs, il n'avait pas beaucoup d'éducation, parlait mal le français, buvait parfois un peu trop mais il était du côté d'Alexis. C'était un homme primitif et bon et moi j'étais fier de le jouer même si j'étais moins payé que les autres. J'étais fier parce qu'il était de ma race ».

Pour le scénariste Fernand Dansereau qui écrit présentement une série de cinq heures sur la fondation de Montréal du point de vue d'une jeune Amérindienne, les choses ne sont pas si simples. D'abord Fernand Dansereau n'est pas un Indien même si en 1965, bien avant *Robe noire*, il a réalisé *Le festin des morts*, une des premières fictions sur le rapport en-

tre les Indiens et les jésuites inspirée comme *Robe noire* d'une épaisse correspondance des jésuites regroupée sous le titre de *Relations*. Fait étonnant, les rôles des Hurons dans *Le festin des morts* étaient interprétés par Albert Millaire, Jacques Godin, Jean-Louis Millette et plusieurs autres blancs. À l'époque Jean-Paul Nolet avait vivement dénoncé cette absence flagrante de comédiens autochtones. Fernand Dansereau avait répondu à sa défense qu'il ne connaissait aucun comédien professionnel d'origine amérindienne et que son film était trop compliqué pour faire appel à des amateurs. « Mon point de vue était avant tout celui d'un blanc, dit-il aujourd'hui, je voulais parler de la crise spirituelle des jésuites. Quant aux Indiens, je les voulais plus mythiques que réels ».

Qu'en est-il de sa perception des Indiens aujourd'hui ? Fernand Dansereau hésite à répondre. La question est d'autant plus délicate qu'il se la pose maintenant chaque jour alors qu'il tente d'écrire cette nouvelle série qui devrait prendre l'antenne à l'automne 92 ou à l'hiver 93. « Quand une société comme la nôtre redonne de la valeur et de l'importance aux Amérindiens, elle le fait avant tout pour elle, parce que les valeurs des Amérindiens correspondent à ses propres valeurs ou à celles qu'elle voudrait faire siennes. C'est certain qu'il y a de la mauvaise conscience là-dedans. Mais derrière la mauvaise conscience, il y a des appétits ».

Bien qu'il ait jadis endossé le bésoin frénétique des jésuites de convertir les sauvages, Fernand Dansereau ne peut plus aujourd'hui y souscrire. « D'abord je ne suis plus croyant et puis je suis convaincu que toutes les religions se ressemblent et se valent. » Reste que l'Indien mythique continue de vivre en lui, un Indien qui il campe maintenant au centre de son histoire et non plus en périphérie, un Indien dont il encourage les batailles parce que dit-il, les Indiens ont besoin de retrouver leur dignité et de se définir comme des êtres différents ».

Voilà, le bal est reparti avec les Indiens — peaux rouges et bons sauvages confondus — comme vedettes principales des films à venir. Au rythme où vont les choses toutefois, on peut se demander si ce changement n'arrive pas trop tard et si il sera suffisant. Car bien que les Indiens ne soient plus bannis de l'écran, bien qu'ils soient devenus les nouveaux héros du jour, ils ne sont toujours pas derrière la caméra. Ils ne sont toujours pas maîtres de leurs histoires. « Dans le fond, conclut Denis Lacroix, c'est bien beau de jouer dans les films des blancs sauf que ce n'est pas assez. Nous ont vu le radio, le cinéma, la télévision, on veut s'approprier la technologie pour faire nos propres films et raconter notre version de l'histoire ».

À quand donc le premier film écrit, tourné et réalisé par un Amérindien ? L'histoire ne le dit pas encore mais tout laisse croire que notre mauvaise conscience blanche aidant, cela ne devrait pas tarder. Et si un jour, les Indiens débarquent à Hollywood, les cowboys n'auront qu'à bien se tenir. Ce n'est pas parce qu'ils ont remporté quelques batailles qu'ils vont gagner la guerre.

CINÉMA OUTREMONT
1248 BERNARD
273-0437

LES MEILLEURS FILMS AUX MEILLEURS PRIX

Maintenant à l'affiche!

MONTAGNES D'EFFU

« Très spectaculaire. À voir une deuxième fois. »
Francine Grimaldi, Radio-Canada

« Le plus fascinant des films IMAX. »
Claude Deschênes, Radio-Canada

« La lave crépite, explose, comme si vous y étiez. »
Odile Tremblay, Le Devoir

Montf Merapi, Indonésie
Mont Saint-Helens, É.-U.
Kraciejac, République tchèque
Mandao, Loos, Japon
Navidad, Chili
Sankt-Helens, É.-U.

Le film le plus explosif de l'année.

IMAX

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes • Renseignements: 496-4629

"Admirable!"
- Le Monde

"Isabelle Huppert est sidérante!"
- Première

"Un film extraordinaire: les décors, les costumes... et Isabelle Huppert est, une fois de plus, merveilleuse."
- Le Figaro

"Claude Chabrol a réussi la plus merveilleuse adaptation du chef-d'oeuvre de Gustave Flaubert."
- Le Point

Madame Bovary

UN FILM DE CLAUDE CHABROL
ISABELLE HUPPERT

JEAN-FRANÇOIS BALMER, CHRISTOPHE MALAVOY, JEAN YANNE
LUCAS BELVAUX, CHRISTIANE MINAZZOZI d'après "MADAME BOVARY" de GUSTAVE FLAUBERT
adaptation et dialogues de CLAUDE CHABROL, directeur de production YVOY CREYN
photo JEAN RABIER, musique MATHIEU CHABROL, montage MONIQUE FARDOLIS
une production MK2 S.A., C.E.D. PRODUCTIONS, FR3 FILMS PRODUCTIONS

MARTINI, Champigny, M. MALO FILM DISTRIBUTION

À L'AFFICHE DÈS LE 11 OCTOBRE!

"Miam-Miam!"
- RENÉ HOMIER-ROY

"Délirant!"
- JOURNAL DE MONTRÉAL

"Pétillant!"
- LA PRESSE

"Époustouflant!"
- LE SOLEIL

"Bidonnant!"
- JOURNAL DE QUÉBEC

"Étourdissant!"
- LE DEVOIR

"Mordant!"
- THE GAZETTE

"Truculent!"
- CHANTAL JOLIS

"Délicieux!"
- TORONTO SUN

"Tordant!"
- TORONTO STAR

"Hilarant!"
- LE PUBLIC

DELICATESSEN

UN FILM DE JEUNET ET CARO

AVEC DOMINIQUE PINON, MARIE-LAURE DOUGNAC, JEAN-CLAUDE DREYFUS, KARIN VIARD, RUFUS
DIALOGUES DE GILLES ADRIEN, MUSIQUE ORIGINALE DE CARLOS D'ALESSIO, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DARIUS KHONDJI
MONTAGE HERVE SCHNEID, SON JÉROME THIAULT ET VINCENT ARNARDI, PRODUIT PAR CLAUDIE OSSARD

MARTINI, CAFE CAMPUS, KOI 96.9 FM, M. MALO FILM DISTRIBUTION

V.FRANÇAISE, V.F. AVEC S.T. ANGLAIS

DESJARDINS, CARREFOUR L'AVANT, LANGELIER, LE ZOUZOU

CINÉMA

L'insoluble malentendu

Black Robe

De Bruce Beresford, avec Lothaire Bluteau, Aden Young, August Schellenberg, Sandrine Holt, Tatum Cardinal, Billy Two Rivers, Lawrence Bayne, Marriçon Liu, Wesley Cote, Frank Wilson, François Tassé, Jean Brousseau, Yvan Labelle, Raoul Trujillo, Marthe Turgeon. Scénario : Brian Moore, d'après son roman homonyme. Images : Peter James. Direction artistique : Gavin Mitchell. Décors : Herbert Pinter. Costumes : Renée April et John Hey. Musique originale : Georges Delerue. Canada-Australie, 1991. 100 minutes. Version originale au Faubourg Sainte-Catherine. Version française au Berr.

Francine Laurendeau

EN 1634, Québec n'est encore qu'un village fragile et menacé. C'est pourtant un lieu sûr par rapport à la mission d'Itonatiria où le Supérieur des Jésuites veut envoyer le père Laforgue prêter main forte aux deux prêtres qui oeuvrent au pays des Hurons. Champlain hésite à lui en donner l'autorisation. Jeune et depuis peu en Nouvelle-France, Laforgue est inexpérimenté. Il ne connaît pas les rigueurs de l'hiver. Il ne maîtrise pas les langues indiennes.

Mais surtout, dans ce voyage périlleux de quelque 2500 kilomètres en canots d'écorce, saura-t-il tenir l'aviron douze heures par jour, faire les portages, transporter de lourds fardeaux ? C'est la seule façon de se

faire respecter des Algonquins qui ont promis d'accompagner Laforgue et son jeune compagnon, le menuisier Daniel. Daniel, lui, parle l'Algonquin et pourra lui servir d'interprète.

Le film racontera donc cette remontée vers les sources du Saint-Laurent (tournée dans les paysages grandioses du Saguenay), la traversée d'une nature hostile aux Européens, familière aux Amérindiens. Car plus encore, il décrit le choc de deux cultures. Le prêtre est à tout moment heurté par les coutumes des « Sauvages », par la trop grande liberté qu'on laisse aux enfants de la taquiner — et surtout par la promiscuité chaque nuit dans les tentes. La nourriture des aborigènes lui soulève le cœur. Seule issue : les convertir et les baptiser pour les arracher au démon.

Les Amérindiens, eux, bien dans leur peau, observent avec méfiance cet être curieux qu'ils appellent Robe Noire, un homme souffreteux et pudibond, incapable de se débrouiller (quelques minutes seul dans la forêt et il se perd comme un bébé), dont l'unique supériorité est de connaître des tours de magie qu'eux ignorent encore, comme le dieu Horloge et les mystères de l'écriture.

Seul Daniel, amoureux d'Annuka, la fille du chef Algonquin Chomina, va évoluer au cours de l'aventure. En fin de course, il confiera ses doutes à Laforgue. « Ces hommes que l'on dit sauvages sont peut-être plus chrétiens que nous. Ils partagent, ils pardonnent. Et qu'avons-nous à leur offrir ? Un paradis où l'on s'ennuie. Qu'est-ce qu'ils ont à faire de la contemplation de Dieu ? Ils veulent retrouver leur famille, ils veulent fumer, chasser, aimer. »

C'est en lisant Francis Parkman cité par Graham Greene que l'écrivain Brian Moore a pour la première fois pressenti la tragédie que pouvait connaître, au XVII^e siècle, un Jésuite français déraciné de son pays et transplanté en Nouvelle-France, chez les Amérindiens, le malentendu profond que représentait la tentative d'évangélisation tout autant que les petites misères de la vie quotidienne.

Et Parkman d'évoquer le drame de ce prêtre, Noël Chabanel, qui dé-



Lothaire Bluteau, Lawrence Bayne, Billy Two Rivers et Aden Young dans *Black Robe*.

testait la vie indienne — la fumée, la vermine, la nourriture infecte, l'impossibilité de toute vie privée. Il était incapable d'étudier dans les cabanes enfumées, au milieu de la foule bruyante d'hommes et de squaws, avec leurs chiens et leurs enfants turbulents et criards. Il souffrait d'une inaptitude naturelle à apprendre la langue : il y travailla péniblement pendant cinq ans sans grand signe de progrès.

On comprendra que le malheureux ait été fortement tenté de rentrer en France. Il résista néanmoins à l'appel du démon, s'obligeant même par un serment solennel à rester au Canada jusqu'au jour de sa mort. Martyr avant d'être torturé, cette âme sensible n'avait pas attrapé, en même temps que la vocation religieuse, le goût du voyage, la curiosité du dépassement, le don des langues.

Voilà pour la vie quotidienne. Les *Relations des Jésuites* sont éloquentes à cet égard. Mais le pire, c'est que les Indiens d'Amérique ne sentaient aucunement la nécessité d'abandonner leur spiritualité appuyée sur la puissance des songes et intimement liée à la nature ambiante pour un Dieu à la fois abstrait et chicanier qui règlementait jusqu'aux plaisirs de l'amour. Entre les prêtres venus d'ailleurs pour convertir des « Sauvages » et les autochtones profondément accordés avec leur environnement, le malentendu était fondamental, voire insoluble.

C'est Brian Moore qui a écrit, pour le cinéaste australien Bruce Beres-

ford, l'adaptation de son roman. Il a trouvé ici et là d'heureux raccourcis, comme le rêve de Chomina, pour nous faire pénétrer dans l'imaginaire amérindien. Il a encore plus désincarné le personnage du Jésuite. Dans le roman, Laforgue, voyeur malgré lui des étreintes de Daniel et d'Annuka, éprouvait un émoi sexuel violent dont il se punissait en se flagellant. Dans le film, plus pudiquement, il verse un pleur. Et le spectateur se demande de quoi il se punit.

Ce n'est pas bien grave, me direz-vous. Mais c'est peut-être justement à cause de l'absence chez Laforgue d'une vibration charnelle que ce film, admirablement tourné et interprété par d'excellents comédiens (dont August Schellenberg dans le rôle de Chomina), ne suscite pas l'émotion. Si bien que, vue au premier degré, l'entreprise d'évangélisation nous semble non seulement vouée à l'échec mais totalement absurde sinon d'un ridicule consommé. Je ne suis pas portée sur la chose mystique et pourtant je me rappelle avoir été fascinée au théâtre, il y a une dizaine d'années, par la *Marie de l'Incarnation* de Marcel Bozonnet, brûlante et passionnée. Le Laforgue évanescant de Moore-Beresford-Bluteau ne se consume pas, n'irradie pas, ne vient pas chercher pas notre adhésion. Autant le rêve de Chomina est-il puissamment évocateur, autant les courts et froids flash-backs de la jeunesse rouennaise du futur Jésuite ne suffisent pas à nous faire sentir le pouvoir d'attraction que pouvait

exercer une vocation de missionnaire.

La plupart des journalistes ayant exigé de voir la version originale de *Black Robe*, nous avons eu droit à ce contresens déjà dénoncé au Festival de Toronto : alors que les Amérindiens parlent, entre eux, des langues amérindiennes, les Français parlent tous l'anglais. C'est donc un cas où il faut aller voir la version doublée en français, version ironiquement plus authentique que l'originale.

Tandis que nous en sommes au chapitre de la langue, je vous signale que la traduction du roman, *Robe Noire* (Éditions du Roseau), est une pure horreur, surtout quant au chapitre des dialogues. En tentant de recréer la langue verte des premiers habitants de nos contrées, on fait preuve d'une absence d'imaginatif, d'une consternante vulgarité et surtout d'une méconnaissance flagrante de la langue populaire québécoise. J'aurais mieux fait de lire *Les Enfants d'Ataentsic*, *L'Histoire du peuple huron*, de Bruce Trigger, qui vient d'être traduit en français (Éditions Libre Expression), un ouvrage essentiel pour la compréhension de la civilisation amérindienne. On y apprend entre autres que la coutume de soumettre les prisonniers à d'incroyables tortures n'était pas propre aux Iroquois (comme le film pourrait le laisser supposer), mais pratiquée par toutes les tribus nordiques de langue iroquoise dont même les gentils Hurons faisaient partie.

Melissan
un film de ROBERT FAVREAU
Askia Film

MARC ST-PIERRE
LORRAINE PINTAL
GABRIEL ARCAD

2^e SEM.
BERRI
ST-DENIS & STE-CATHERINE

CARREFOUR LAVAL
2330, BOUL. LE CARREFOUR

Aussi à : TERREBONNE
et SHERBROOKE

UN IMMENSE SUCCÈS !
Faites-vous plaisir, allez voir le film le plus drôle de l'année.

"MORT DE RIRE"
-Geneviève Picard, VOIR

"ÇA BOUGE, ÇA PERCUTE ET LES FARCES DONNENT DANS LE MILLE."
-Odile Tremblay, LE DEVOIR

GERMAIN HOUDE RAYMOND BOUCHARD
ANAÏS GOULET-ROBAILLE

L'ASSASSIN JOUAIT DU TROMBONE

"UNE PÉTRADE DE GAGS D'UNE PRODIGIEUSE EFFICACITÉ"
-Huguette Roby, LA PRESSE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ROGER CANTIN

Journal de Montréal CJMS128 KMF 94

BERRI LANGELIER BROSSARD CARREFOUR LAVAL
ST-DENIS & STE-CATHERINE CARREFOUR DU NORD 436-5844

TERREBONNE JOLLETTE SORÉL ST-JÉRÔME
DRUMMONDVILLE ST-JEAN TROIS-RIVIÈRES SHERBROOKE
CARTEL 8074-A-101 FLEUR-DE-LYS MAISON DU CINÉMA

ÉMA LIBRE PRÉSENTE

Une balle dans la tête

14 ANS

UN FILM D'ATTILA BERTALAN
DIRECTION DE PHOTOGRAPHIE MICHEL LAMOTHE

MENTION HONORABLE
dérivée par la Fédération Internationale de la Presse Cinématographique lors du 7^e Festival International de Cinéma de Troia, Portugal

"Fascinant et singulier objet que ce film hors du monde" 24 Images

"Le cinéaste sait créer une atmosphère, possède le sens du rythme et, avant tout, détient le don de savoir raconter une histoire" Séquences

"Un sens inné de la mise en scène" Le Devoir

"Audacieux, modeste et poignant" Variety

A L'AFFICHE!

RADIO CENTRE VILLE CENTRE-VILLE KUTV

107 2 2001, RUE UNIVERSITY CINÉMA CINÉMA

Tout feu tout flamme

Montagnes de feu
(1991) (40 min) suivi de *L'oeuf magique* (1984) (15 min) au cinéma IMAX du Vieux-Port de Montréal.
Odile Tremblay

APRÈS AVOIR EXPLORÉ sur écran géant la planète bleue, le fond des mers et la glorie des canyons,

voici que le dernier IMAX nous entraîne dans les cratères des volcans et sur la coulée de leur lave ardente. L'effet est saisissant, la technique IMAX excelle comme on sait à traduire la beauté et la force des phénomènes naturels. Pour commenter le tout, une animation par ordinateur fort bien exécutée vient dessiner sous nos yeux la ceinture de feu du Pacifique qui rougeonne et flamboie.

Pleins feux sur les volcans Navidad, Sakurajima, le Mont Saint Helens, le Mont Merapi. Les caméras IMAX ont filmé au Japon, en Indonésie, au Chili et aux États-Unis, quatre éruptions spectaculaires. Tantôt à bord d'un hélicoptère qui survole ces braisiers, tantôt aux côtés des volcanologues en combinaison thermique, les volcans s'agitent sous nos yeux.

Fascinés par l'écran géant, bien des spectateurs oublient de tendre l'oreille. Or, le son est spectaculaire dans *Montagnes de feu*. Ici, la lave crépite, explose, craque comme si vous y étiez.

Il y a quelque chose d'émouvant à voir bouillonner le Mont St-Helens ou fumer le Sakurajima. Comme si on assistait à la création ou à la destruction du monde. Mais ici, la caméra, tout en léchant l'image au quart de tour, refuse de nous en mettre trop plein la vue. *Montagnes de feu* a moins misé sur les effets de vertiges que d'autres productions IMAX. Son approche est plus subtile que *Le grand Canyon*, par exemple. On ne se contente pas de sauter d'un volcan à l'autre, mais la caméra visite les communautés limitrophes, ces Japonais qui font, avec une discipline de militaires, leurs exercices d'évacuation en cas d'éruption, ou ces Californiens attendant le grand séisme. Certaines images sont vraiment prodigieuses, celles par dessus tout du volcan Manu Loa à Hawaï, avec ces torrents de lave fluide qui s'écoulent en rivières incandescentes pour s'élaner à grand fracas dans la mer.

On peut néanmoins reprocher aux films IMAX, (et celui-ci ne fait pas exception) de fréquenter toujours les mêmes ornières. Une telle technologie de pointe laisserait espérer plus d'imagination, plus d'éclatement côté traitement. Hélas, on ne sort pas du documentaire au style National Geographic (avec voix off ici de Pierre Nadeau). Le médium n'est pas allé au bout de lui-même, semble-t-il et s'enferme dans un certain classicisme. Et comme d'un IMAX à l'autre, l'impact des belles images s'estompe, on rêve qu'un Spielberg s'en mêle. Mais la vraie grande oeuvre cinématographique IMAX est encore à venir. Dans ce sens, la tournée des Rolling Stones, bientôt projetée sur nos écrans IMAX, permettra de diversifier le tir. Nous verrons bien.

Le film *L'oeuf magique* qui complète ici la programmation ouvre quand même des horizons différents, puisqu'il a été entièrement conçu par ordinateur. Planètes et molécules sont explorées dans cette animation géante. On visite des villes imaginaires, des ciels étoilés. Malheureusement, *L'oeuf magique* date de 1984 et dans ce domaine, la technologie évolue à la vitesse de la lumière et devient rapidement périmée. Si bien que là où les infographistes du temps allaient aux confins des possibilités de leur science, le spectateur d'aujourd'hui ressent une impression de déjà-vu.

FAMOUS PLAYERS Matinées 5,00\$ du lundi au vendredi INFO-FILM 866-0111

Parfois on ne peut y échapper.

IMMUNITÉ DIPLOMATIQUE
v.f.de: **ASTRAL**
DIPLOMATIC IMMUNITY

LA PARISIEN OMEGA

LAVAL OMEGA

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES

FESTIVAL D'HUMOUR
LA PUB QUI ARRACHE TOUT!

CANNES DEUXIÈME PARTIE
DES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES

VERSION FRANÇAISE

UN NOUVEAU FILM PROVOCANT DES MÊMES AUTEURS QUE LE BAISER DE LA FEMME ARAIGNÉE

NAKED TANGO

version française

VINCENT D'ONOFRIO MATILDA MAY ESAU MORALES FERNANDO REY CIPE LIMOVSKI

LA PARISIEN LAVAL

1 10 3 10 5 10 7 20 30 1 10 3 10 5 10 7 20 30

Tous les soirs 7:00-9:00 Tous les soirs 7:00-9:00
samedi 12:50-3:00-5:00-7:00-9:00 samedi 12:50-3:00-5:00-7:00-9:00
COUCHE TARD sans 11:50 COUCHE TARD sans 11:50

CINÉMA OUTREMONT
1248 BERNARD
273-0437

LES MEILLEURS FILMS AUX MEILLEURS PRIX

A la demande générale!

SUPPLÉMENTAIRES de

BONJOUR! SHALOM!

un film de Garry Beitel

À VOIR MAINTENANT OU JAMAIS
CINÉMA OUTREMONT, 1248 rue Bernard
précédé de LES COULEURS DE MON PÈRE,
de Joyce Borenstein
Dimanche le 6 et lundi le 7 octobre à 19:30

DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE

Cinéma Libre présente

Le Coeur Sombre

un film de Denis Blaquière

Du 3 au 6 octobre 1991 à 19 heures et 21 heures
au Cinéma Parallèle, 3682, boul. Saint-Laurent, Montréal

D'après une aventure de André Laperrière au Nouveau-Québec

Interventions de :
Matthew Coons-Come
Grand Chef du Grand conseil
des Cris du Québec
et René Dumont
agronome, écologiste

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

AU LIT AVEC MADONNA

(Version française de *Madonna: Truth or Dare*)
Un film produit par Madonna et réalisé par Alek Keshishian. Avec Madonna. Sortie simultanée le 10 octobre.
Un documentaire sur la carrière prestigieuse de la chanteuse et parfois actrice, reconnue avant tout pour son audace. Plus qu'une simple bande de spectacles, mais une entrée dans la vie privée de Madonna. Réalisé durant la tournée *Blond Ambition*, *Au lit avec Madonna* est un portrait étonnant d'une aguichante nymphette issue d'un univers aussi débridé qu'inaccessible. Et c'est là sans doute tout le charme de cette image désinvolte. Que l'on juge positivement ou non son talent, Madonna attire le regard, peut-être la plus déterminée de tous les spécimens du show-business à conserver cet attrait.



Al Pacino dans *Le Parrain III*.

DING ET DOND LE FILM

Un film d'Alain Chartrand et produit par Roger Frappier. Avec Claude Meunier et Serge Thériault, Raymond Bouchard, Sophie Faucher, Yves Jacques et Denis Bouchard. Sortie en français le 9 octobre.

Certains ont applaudi, d'autres ont trouvé la formule à sketches un peu trop volatile pour la coiffer du titre de « film ». Qu'à cela ne tienne, nos deux humoristes, certes les plus en vue sur la scène d'ici, ont quand même réuni suffisamment de moments clés pour rire et faire rire. « Deux gars en art. En nomination dans tous les magasins vidéo. Un film à grand écran !. Même sans spectateurs, les bancs sont pleins en deux... » Ceux qui ont vu en salle pourraient être attirés par une séquence inédite de six minutes.

LE PARRAIN III

(Version française de *The Godfather III*)

Un drame de mœurs de Francis Ford Coppola, d'après un scénario de Mario Puzo et Coppola. Avec Al Pacino, Andy Garcia, Sofia Coppola, Talia Shire et Diane Keaton. Sortie simultanée le 10 octobre.
Après avoir fait ses frais dans le vaste monde du crime, Michael Corleone, le père de la mafia américaine, essaie de trouver son repentir, se défait de toutes ses sources de revenus illicites et investit dans l'immobilier par l'entremise de la Banque du Vatican. Aidé par son impétueux neveu qui porte une flamme pour sa fille, Corleone est vite mis en opposition et tenté de recourir à nouveau à ses anciens amours pour arriver à ses fins.

MOODY BEACH

Avec Michel Côté et Claire Nebout. Sortie en français le 9 octobre.
Un homme déraciné et tourmenté par la vie laisse tout derrière lui pour franchir la frontière américaine. Arrivé à Moody Beach pour se départir de la maison laissée en héritage, il fait la connaissance de Claire, une jeune et belle inconnue de nationalité française, une femme étrange et fascinante, qui amènera Simon à modifier un tant soit peu ses plans.

UN BON FLIC

(Version française de *One Good Cop*)
Un film produit par Laurence Mark. Avec Michael Keaton. Sortie simultanée le 9 octobre.
Un honnête et dévoué détective se voit confier la garde de trois orphelines, filles de son partenaire abattu dans une descente de drogue. Menant l'enquête sur un impitoyable leader de ce monde insolite, sa vie et celles de son famille sont mises à prix.

ÉGALEMENT DISPONIBLES

La créature du cimetière (version française de *The Graveyard Shift*, sortie en français le 9 octobre) : n'avez-vous pas rêvé d'un bon film d'horreur depuis longtemps...
The Unborn (avec Brooke Adams et James Karen, sortie en anglais le 9 octobre) : c'est le cauchemar de toutes les femmes dans l'attente d'un enfant, s'agira-t-il d'un rejeton mal formé ou doté d'un esprit maléfique. Mais dans le cas de Virginia, ce bébé n'est pas le sien. D'ailleurs, il n'est même pas humain...
Legal Tender (Avec Robert Davi, Tanya Roberts et Morton Downey jr, en anglais le 9 octobre) : Ricki a besoin d'argent pour relever son bistro. Ce mecène lui passe cette somme mais demande en retour son corps en garantie.

CINÉMA OUTREMONT
1248 BERNARD
273-0437

LES MEILLEURS FILMS AUX MEILLEURS PRIX

CINÉMA

Un style, un climat, une vigueur

Une balle dans la tête

Réalisation et scénario : Attila Bertalan. Avec David Garfinkle, Attila Bertalan, Andrea Sadler, Jack Spinner, Victoria Sands. Image : Michel Lamothe. Musique : Janet Lumb, Lorenzo Katona. En langue imaginaire, s-t français. Au Cineplex Centre-Ville.

Odile Tremblay

ÉTRANGE et très intéressant premier long métrage que celui d'Attila Bertalan. *Une balle dans la tête*, après avoir fait grand bruit aux derniers *Rendez-vous du cinéma québécois*, gagnait les salles cette semaine. Avec cette oeuvre apatride, on sort des ornières étroites de la couleur locale. Né en Colombie-Britannique, Attila Bertalan habite le Québec, mais durant sa jeunesse vécut en Hongrie. Son film s'abreuve à toutes ces influences. Où ? Quand se déroule-t-il ? Mystère. Dans quelle langue devisent les personnages ? Allez savoir. Les intonations trahissent une langue slave, les costumes sont d'Europe de l'Est. Mais le cinéaste a retiré tout point de repères au spectateur, le concentrant sur l'émotion, qui gagne à cette asphyxie sa force de frappe. *Une balle dans la tête* raconte la guerre. Immanente,

intemporelle.

Difficile et audacieux de réaliser un film quasi muet sur un tel sujet. C'est pourtant le défi que relève avec intelligence le cinéaste. À peine quelques phrases viennent percer le silence : un chant d'oiseau, le bruit des coups, le râle d'une mourante sont des murmures plus éloquents que toutes les paroles imprononcées. Les images, la musique, la violence du thème parlent d'eux-mêmes. Un soldat erre dans la campagne avec une balle dans la tête. L'ennemi qui le guette est partout : soldats chauves d'une brutalité inouïe qui s'amuse à arracher les dents des adversaires, à violer les filles, à torturer tout ce qui bouge. Ici règne la loi de la survie. Chacun détresse les cadavres à qui mieux mieux. Les sentiments humains paraissent déplacés dans ce monde d'apocalypse où la mort et le chaos sont rois et maîtres.

L'habileté d'Attila Bertalan est d'avoir su demeurer le témoin froid des horreurs qu'il met en scène. Son voyeurisme nous atteint par l'absurde, comme une douche glacée et l'émotion naît de cette succession de scènes affolantes de laideur, de cruauté et d'étrangeté. Au détour de son errance, le soldat blessé croise des gitans, des enfants édentés, un paysan russe, des prostituées prison-

nières de leurs souteneurs. Une sorcière le recueille dans son antre magique éclairé de lampions qui fument. Les personnages habitent un monde de caricature, comme des figures de contes. Ici les images sont stylisées, très belles, étudiées. Le cinéaste a su instaurer un climat d'étrangeté qui flotte sur toutes choses, comme au début du monde ou à la veille de son éclatement, quand les anges sonnent de la trompette et que le vernis de civilisation doit céder sa place à l'animalité primaire.

Un automne embrouillardé baigne de son éclat mordu les corps de son sinistres des militaires. Les hommes ne sont plus des hommes, mais une meute de loups sauvages. Percant le paysage naturel, quelques bicoques revêtent un caractère local. Que ce film ait été tourné dans les Cantons de l'Est, on le découvre à la pente du toit des granges familière à notre regard. Preuve est ainsi faite que le champ de bataille est partout, et que le chaos n'a pas de frontières. On pense soudain à cette quatrième guerre mondiale dont Einstein a prédit qu'elle se ferait à coups de pierres et de bâtons...

Les comédiens ont à se mouvoir dans ce silence, se transformant d'office en mimes qui personnifient, comme des figures allégoriques, la douleur, la cruauté, la compassion,



David Garfinkle et Andrew Campbell, dans *Une balle dans la tête*.

l'instinct de survie. Vraiment efficace ce traitement minimaliste d'Attila Bertalan. Plutôt que de poser un jugement sur la guerre, il met à nue ses rouages, nous abandonne les conclusions de l'histoire. Le cinéaste est parvenu dans son écriture symboliste à recréer et à transmettre la réalité de la guerre, actualisé et sans fard. Réalisé avec un budget micro-

scopique, gonflé en 35 mm après avoir été tourné en 16, sans grands décors ni mise en scène sophistiquée, *Une balle dans la tête* est un film d'auteur qui ne peut aspirer au succès commercial. Mais il a une voix, un style, un climat, une vigueur; tous éléments précieux qui annoncent l'arrivée d'un vrai cinéaste en sol québécois.

Cinéma mal engagé

Diplomatic Immunity

De Sturla Gunnarsson. Avec Wendel Meldrum, Ofelia Medina, Michael Hogan, Michael Riley. Scénario : Steve Lucas. Image : Harnd Ortenburger. Musique : Jonathan Goldsmith.

Alain Charbonneau

LA VIOLATION quasi systématique des droits de l'homme par les juntes militaires au pouvoir dans les pays d'Amérique centrale et l'ingérence des États-Unis dans la politique intérieure de ces pays ont formé la donne initiale de nombreux films américains au cours de la dernière décennie. *Salvador*, *Under Fire*, *Missing*, tous convoquent plus ou moins directement au banc des accusés les pays, États-Unis en tête, qui laissent pourrir la situation là-bas ou pire, alimentent à coups de millions et d'artillerie les combats entre l'armée et la guérilla. Co-production canado-mexicaine, *Diplomatic Immunity* (présenté en compétition officielle au dernier FFM) nous offre la mouture canadienne de ces films engagés. Là cependant où les premiers relevaient le défi de la fiction, pliant le jugement accusateur aux règles d'une dramatique bien ficelée, où la dette envers le documentaire ne lestait nullement l'intrigue, le premier long métrage de fiction du documentariste canadien d'origine islandaise Sturla Gunnarsson (*After the axe*,

Final offer) présente, lui, les défauts d'une oeuvre partie d'une intention louable (montrer l'injustice qui sévit en Amérique centrale et les magouilles politiques qui entourent l'octroi d'aide économique) pour aboutir à une fiction édifiante sur le courage d'une diplomate, jeune, naïve et bien intentionnée comme l'est le pays qu'elle représente, et qui prendra parti pour la veuve et l'orphelin contre l'ogre militaire.

Diplomate de carrière, Kim Dades (Wendel Meldrum) découvre à son arrivée au Salvador, où elle a pour mandat de préparer la visite prochaine de son ministre, que les logements, construits grâce aux subsides de son gouvernement et destinés à l'origine aux plus démunis, servent en fait de maisons de passe aux militaires. Pressée par Ottawa d'arranger les choses, Kim fait des pieds et des mains pour déloger l'armée. Mais ses efforts sont contrecarrés la mauvaise volonté et la méfiance des autorités militaires, mais aussi par l'indifférence de Jack Budyansky (Michael Hogan), le fonctionnaire canadien déjà en place (et aussi narrateur du film) qui ne se berce plus d'illusions quant à la gestion de l'aide économique internationale, convaincu qu'il vaut mieux rien faire que faire pire. Seule Sara Roldan (Ofelia Medina, qui offre la seule prestation de valeur du film), une Salvadorienne sanguine, dé-



Ofelia Medina et Wendel Meldrum dans *Diplomatic Immunity*.

vouée aux causes humanitaires, accepte de la conduire dans l'un des ghettos créés par l'armée pour les familles dont les villages ont été rasés. Craignant les représailles, la population ne se laissera pas convaincre aisément de déménager ses pénates, même dans des habitations

plus modernes. L'armée est nerveuse, la situation s'enlise, puis s'envenime. Bientôt, ce qui n'était qu'une mission diplomatique de reconnaissance va devenir affaire personnelle.

Affaire personnelle mais aussi affaire de femme. Et c'est là peut-être la seule trouvaille (inconsciente ou

volontaire ?) d'un scénario atone, dont la trame, peu dramatisée et montée en épingle, ne tient qu'au fil tenu de son sujet : d'avoir associé la junte au pouvoir mâle et dominateur, et l'héroïne et la population qu'elle défend — composée de femmes surtout, la plupart des hommes étant morts, militaires ou guérilleros — à la résistance féminine. Opposition sexuée qui culmine et se dénoue brutalement dans la dernière scène du film, où le colonel liquide Sara de sang-froid sous les yeux horrifiés de Kim. Laquelle apprend, mais un peu tard, que la loi du plus fort est, là-bas du moins, toujours la meilleure.

Gunnarsson et son scénariste Steve Lucas parlent abondamment des 10 années qui séparent l'idée originale du film et sa réalisation. C'est un retard important pour un film qui mise sur l'originalité du sujet plus que sur celle du traitement. Sorti il y a 10 ans, *Diplomatic Immunity* aurait sans doute été remarqué pour l'audace de son propos. Mais cet atout, déjà mince, s'est passablement flétri depuis. D'où cette fâcheuse impression que le film a été achevé presque à contre-cœur, comme pour se libérer d'un poids. Chose certaine en tout cas, on aurait préféré, de Gunnarsson, un documentaire solide et riche en informations sur la politique extérieure du Canada en Amérique centrale à ce sous-produit de *Missing* ou de *Romero*.

Quand les plus grands réalisateurs s'en mêlent, LA PUB SE FAIT ART.

LES GÉANTS DE LA PUB!

95 films
60 réalisateurs
100 minutes de magie

À L'AFFICHE

DES JARDINS COMPLEXE DES JARDINS

Originalité, TALENT, profondeur, GRANDEUR et BEAUTÉ:

le film de Bruce Beresford possède toutes ces qualités...
LOTHAIRE BLUTEAU défend magnifiquement le rôle du père Laforgue.
LUC PERREAULT - LA PRESSE

"Formidablement décapant, visuellement extravagant, ce film réussit à vous couper le souffle et à vous donner la chair de poule: une véritable célébration de l'art cinématographique!"
JAY SCOTT, THE GLOBE AND MAIL

Du réalisateur de "Driving Miss Daisy"
BRUCE BERESFORD
L'Histoire des gens d'ici avec
LOTHAIRE BLUTEAU

Robe Noire

ALLIANCE COMMUNICATIONS and SAMSON PRODUCTIONS present • ROBERT LANTOS production BLACK ROBE
LOTHAIRE BLUTEAU • AUGUST SCHELLENBERG • ADIN YOUNG • SANDRINE HOIT • TANTO CARDINAL
director of photography PETER JAMES • music by GEORGES DELFRUIT • executive producers JANE FREYTS • BRIAN MOORE • DENIS HEROUX
screenplay by BRIAN MOORE • based upon his novel BLACK ROBE • produced by ROBERT LANTOS • STEPHANE BECHIE • SUE MILLIKEN
directed by BRUCE BERESFORD

LES GRANDES SÉLECTIONS La Presse CPFG 1057 ALLIANCE VIVAFILM

MARTINI LAISSEZ-PASSER REFUSES

A L'AFFICHE (X) (COUP STERIL) (D) (COUP STERIL) (T) (X)
VERSION FRANÇAISE BERRI (X) (COUP STERIL) (D) (COUP STERIL) (T) (X)
1616, RUE STE-CATHERINE O VERSION ORIGINALE ANGLAISE

JAZZ

Miles Davis, les classiques

Serge Truffaut

SAMEDI dernier, Miles Davis se pointe au paradis. Il frappe à la porte. Saint-Pierre, le gardien de l'endroit, lui demande « c'est à quel sujet ? ». « J'aimerais rejoindre le big-band d'Ellington », de rétorquer Dewey Davis.

À quelques pas de là, les mains croisées sur un cigare énorme, se tient le Falstaff du lieu. Il s'adresse à Saint-Pierre : « Je connais bien Miles et son culte des créateurs imbus d'eux-mêmes, convaincus que seule leur secte détient, grâce à la formule secrète, le mystérieux pouvoir de *swinger*, et que tout va pour le mieux tant qu'ils peuvent rester ensemble à se congratuler ».

Falstaff Mingus, Charles la grande gueule, généreuse, convoque Cannonball Adderley, Gil Evans, Bill Evans, Charlie « Bird » Parker, Thelonious Monk, Red Garland et John Coltrane. Ils ont tous joué avec Miles. Ils ont participé à ses meilleurs enregistrements. Ils sont les observateurs et les témoins qui vont décider si Miles est digne de rentrer dans l'orchestre d'Ellington.

À l'appui de sa candidature Miles a amené sept productions qui sont autant de pièces de convictions.

La première ? *Charlie Parker On Dial*. Volume 6 enregistré en 1947. Saint-Pierre, sachant que les musiciens de jazz n'aiment pas les débats

à n'en plus finir, et notamment Miles Davis, demande à ce dernier de justifier ce choix ?

Réponse de Miles : « Bird jouait la mélodie qu'il voulait. Les autres devaient retenir ce qu'il avait fait. Il était très spontané, suivait son instinct. Il ne se conformait pas à la pratique occidentale en matière d'interaction musicale, où tout est organisé. Bird était un grand improvisateur. Pour lui, c'était de l'improvisation que venait la grande musique, c'était ce qui faisait les grands musiciens. Son concept ? *Rien à foutre de ce qui est écrit*. Jouez ce que vous savez, faites-le bien, et tout tombera en place — exactement à l'opposé du concept occidental de musique notée ».

Deuxième pièce à conviction ? L'album *Birth of Cool* sur Capitol en 1949 pour lequel Gil Evans a signé bien des arrangements. Saint-Pierre : « Pourquoi avoir choisi ce pianiste, un blanc, né à Toronto le 13 mai 1912 ? » Miles : « J'ai toujours eu le désir d'écrire comme Gil. Je donnerais mon bras droit pour y arriver... non, le gauche, pour pouvoir écrire les notes de la main droite ».

Saint-Pierre : « Mais pourquoi un blanc, vous qui avez sur terre la réputation de les détester ? » C'est quand même curieux. On m'a toujours accusé d'être raciste, de détester les blancs, enfin, des conneries de ce genre. Et la formation que j'avais pour mon premier enregistrement, soit *Birth of Cool*, ne comprenait presque que des blancs. Comment ose-t-on dire que je les déteste ? ».

Troisième pièce à conviction ? *Bags Groove* enregistré en 1954 pour l'étiquette Prestige. Saint-Pierre : « Alors, comme ça, il paraît qu'en cours de production, vous lui avez « cassé la gueule », pour reprendre



Miles Davis

une expression chère aux communs des mortels ? Miles : « Quand j'ai entendu raconter qu'on avait failli se battre quand je lui avais demandé de rester en retrait pendant que je jouais *Bags' Groove*, j'ai été choqué. D'abord, nous étions très proches. Ensuite, il était trop grand et trop fort pour que je songe même à le battre. Merde, il aurait pu m'écraser s'il l'avait voulu ! Je me suis contenté de lui dire de me laisser jouer. Ça avait à voir avec la musique, pas avec l'amitié ».

Quatrième pièce à conviction : *Kind of Blue* réalisé en 1959 pour l'étiquette CBS avec notamment John Coltrane et Bill Evans. Saint-Pierre : « De cette production on dit qu'elle est un chef-d'œuvre, quel est votre avis ? » Sur *Kind of Blue*, j'ai toujours fait jouer Bill en mineur. Il était du genre à toujours terminer ce qu'il commençait, mais en l'emmenant un peu plus loin. On le savait inconsciemment, mais ça créait toujours une petite tension dans le jeu de chacun. Et c'était bien. Et parce qu'on était en plein dans Ravel et Rachmaninov (le *Concerto no 4*), tout ça était présent quelque part ».

« Quand je dis aux gens que j'ai raté ce que je voulais faire sur *Kind of Blue*, que je n'ai pas réussi à retrouver le son exact de la *sanza* africaine, ils me regardent comme si j'étais fou. Tout le monde a dit que c'était un chef-d'œuvre. Et je l'adore moi aussi. Ils croient donc que j'essaie de les faire marcher. Mais voilà ce que j'essayais de faire sur la plus grande partie de ce disque, en particulier *All Blues* et *So What*. Et j'ai échoué ».

Cinquième pièce à conviction : *Miles Davis Live At The Plugged Nickel Chicago*. Vol 1 et Vol 2 sur CBS avec les jeunes Herbie Hancock, Tony Williams, Ron Carter et Wayne Shorter. Saint-Pierre : « On a dit que vous écriviez pas beaucoup. Comment se fait-il ? » Je n'avais pas à écrire pour ce groupe. Je me contentais d'arranger la musique qu'ils avaient écrite. Wayne écrivait quelque chose, me le portait et repartait. Il disait rien. Juste : « voilà, M. Davis, j'ai écrit de nouveaux thèmes ». Monsieur Davis ! Je regardais, et c'était formidable. Souvent, en tournée, on frappait à la porte de ma chambre d'hôtel, et un de ces jeunes enforçés était planté là, toute une pile de nouveaux thèmes à la main, que je devais regarder. Il me les tendait et faisait, comme s'il avait peur. Mais de quoi ont-ils donc la trouille, je me disais, bons comme ils sont ? ».

Sixième pièce à conviction : *Bit-ches Brew* en 1969 sur CBS. Davis, avant même que Saint-Pierre n'intervienne, « c'est pour Jimi Hendrix ! ».

Septième pièce à conviction : *Décroy* en 1985 sur CBS. Saint-Pierre revenant à la simplicité : pourquoi ? Miles : « Ça me rappelle Montréal ». « So What ? » de demander Saint-Pierre. Miles : « D'abord, faut vous dire que deux des pièces de cet album ont été enregistrées à Montréal. Quand j'ai joué-là pour la dernière fois, Gérard Godin et Pierre Trudeau, ou contrairement, étaient assis à des tables voisines. Conclusion ? Contrairement à ce qu'on affirme, je suis un rassembleur ».

Saint-Pierre se tourne vers Duke Ellington. Ce dernier à Saint-Pierre : « c'est O.K pour moi. On le prend dans l'orchestre ».

Dimanche soir dernier : Davis est dans la section des trompettistes. À ses côtés, il y a Clifford Brown, Fats Navarro, Chet Baker, Rex Stewart, Roy Eldridge et... Louis Armstrong. Davis est en sueur. Ça fait vingt-quatre heures qu'il n'arrête pas de jouer. Il interpelle le vieux Armstrong... « Dis-donc vieux, on se repose jamais ici ». Armstrong : « quoi ? tu sais pas ? ». Davis, l'air ahuri : « non ! ». Armstrong : « C'est l'enfer ici mon vieux. C'est l'enfer ».

PS : La plupart des citations ont été puisées dans diverses revues de jazz ainsi que dans les livres *Miles*. *L'autobiographie* aux Presses de la Renaissance, et dans *Un portrait de Miles Davis* par Eric Nisenon aux éditions Denoël.

DISQUES

L'imposante discographie de Cecilia Bartoli

Cecilia Bartoli

Rossini: 19 *Mémoires* et la *Cantate* « Giovanna d'Arco », Charles Spencer (piano). London 430 518-2.

Rossini: extraits de *L'italiana in Algeri*, *La donna del lago*, *Tancrède*, *Otello*, *La pietra del paragone*, *La Cenerentola*, *Stabat Mater*; le *Konzertvereinigung Wiener* Volkssopernorchester et l'Arnold-Schönberg-Chor. dir. Giuseppe Patané. London 425 430-2.

Rossini: *Stabat Mater*, Carol Vaness (soprano), Francisco Araiza (ténor), Ferruccio Furlanetto (basse), le *Symphonie-Orchester des Bayerischen Rundfunks*, dir. Semyon Bychkov. Philips 426 312-1.

Rossini: *Il barbiere di Siviglia*, *William Matteuzzi* (Almaviva), *Leo Nucci* (Figaro), *Cecilia Bartoli* (Rosina), l'Orchestra del Teatro Comunale di Bologna, dir. Giuseppe Patané. London 425 520-2, coffret de trois CD.

Mozart: *Airs de concert* K. 582, K. 578, K. 505, extraits de *Così fan tutte*, *Le nozze di Figaro*, *Don Giovanni*, *La clemenza di Tito*. Le Wiener Kammerorchester, dir. György Fischer. Andras Schiff (K. 505). London 430 513-2.

Mozart: *Così fan tutte*, *Lella Cuberli* (Fiordiligi), *Cecilia Bartoli* (Dorabella), *Joan Rodgers* (Despina), *Kurt Streit* (Ferando), *Ferruccio Furlanetto* (Guglielmo), *John Tomlinson* (Alfonso), le *Berliner Philharmoniker*, dir. Daniel Barenboim. Erato 2292-45475-2, coffret de trois CD.

Mozart: *Le Nozze di Figaro*, *Andreas Schmidt* (Almaviva), *Lella Cuberli* (Contesse), *Joan Rodgers* (Susanna), *John Tomlinson* (Figaro), *Cecilia Bartoli* (Cherubino), le *Berliner Philharmoniker*, dir. Daniel Barenboim. Erato 2292-45501-2, coffret de trois CD.

Carol Bergeron

CONNAISSEZ-VOUS plusieurs chanteurs qui, à 25 ans, possèdent une discographie aussi importante et, pourrait-on ajouter, puisqu'il s'agit de Cecilia Bartoli, d'une qualité aussi remarquable ?

Et pour ceux qui, déjà fort nombreux, se proposent de suivre attentivement l'évolution de sa carrière, sachez qu'elle a l'intention de chanter jusqu'à l'âge de 50... « 52, pas plus », précise-t-elle avec l'assurance d'une personne qui sait où elle va.

Si Rossini semble son compositeur fétiche, c'est qu'il fut le premier qu'elle étudia, « mon premier rôle fut celui de la Rosine du *Barbier de Séville* ». Sa mère qui lui apprit le chant et qui continue de la faire travailler,

lui fit connaître cette musique pour laquelle elle possédait, dès l'âge de 16, un talent vocal naturel : « j'étais alors proche de tout ce qui est virtuose ».

Elle interpréta sa Rosine à Rome, à 19 ans. Depuis, il y eut un enregistrement, puis un vidéo, ce qui lui permet de constater que vocalement et scéniquement le rôle a évolué. « La voix a changé. Maintenant, j'ai beaucoup moins de problèmes qu'auparavant », ajoute-elle avec simplicité. « Il m'est plus facile aujourd'hui de soutenir ma voix à travers ses registres, du grave à l'aigu. »

En fait, me dit-elle, « je fais une carrière en apprenant et mon métier et le répertoire ». Au début, il lui arrivait parfois de s'inquiéter de ce qui l'attendait. Serait-elle capable de résister à la pression ? Pourrait-elle satisfaire les attentes et notamment celles des maisons de disque qui lui faisaient des propositions très alléchantes ?

D'autant qu'elle ne mit point de temps à se rendre compte des exigences du studio d'enregistrement. « Faire un disque, cela représente une difficulté énorme. On entend tout : non seulement la justesse de l'intonation, mais la façon de chanter, la précision du style et l'interprétation. Et puis, il faut créer une atmosphère... et ça, ce n'est pas facile ! ». L'écoute finale représente pour elle un moment de vérité qui ne triche pas.

Cette semaine Cecilia Bartoli est à Montréal. Entre ses concerts à la basilique Notre-Dame (jeudi et vendredi) et son récital à Québec (demain, au Grand Théâtre de Québec), elle participe à un enregistrement du *Stabat Mater* et du *Salve Regina* de Pergolesi avec la Sinfonietta de Montréal (ensemble réduit issu de l'OSM) sous la direction de Charles Dutoit. On l'entendra en compagnie du soprano américain June Anderson qui complètera le disque avec le *Salve Regina* d'Alessandro Scarlatti.

Il suffit de lui demander ce qu'elle pense d'une telle collaboration pour l'entendre s'exclamer avec ravissement : « Avec Dutoit, c'est un tel plaisir, quel musicien extraordinaire ! J'étudie, j'écoute, je regarde devant lui, je suis comme une éponge ».

Mais sa passion musicale prédominante : c'est Mozart. « Pour le moment, je l'adore. Il est peut-être le compositeur que je préfère. J'ai chanté le Cherubino (*Le Nozze*), la Dorabella et la Despina (*Cost*). Je ferai bientôt la Zerlina (*Don Giovanni*) et le Sesto (*La Clemenza di Tito*). »

Pour ceux qui douteraient de ses capacités à faire tout cela et à le faire très bien, je recommande fortement les versions Barenboim de *Così fan tutte* et *Le Nozze di Figaro*. Le disque London d'extraits d'opéras résume aussi fort bien la versatilité de cette jeune chanteuse.

« Je suis mezzo-soprano colorature, et non contralto », tient-elle à préciser. Elle ne croit pas qu'avec le temps sa voix descendra vers le grave ou montera vers l'aigu ; « en mûrissant, elle s'enrichira plutôt d'harmoniques ».

Avec le temps, son répertoire ira puiser chez Donizetti, Bellini, chez les Français et les Espagnols « mais chez Verdi », ajoute-t-elle, « je ne crois pas ».

« J'aimerais bien aborder les *Lieder* allemands, mais je ne connais pas encore la langue. Et je ne conçois pas que l'on puisse chanter dans une langue que l'on ne parle pas ».

La souplesse vocale, la beauté et l'homogénéité du timbre, la sensibilité musicale, l'intelligence et le tempérament, Cecilia semble avoir été bénie des dieux.

S'il fallait choisir un premier disque, je suggérerais d'abord le récital de *Mémoires* de Rossini. À travers une maîtrise exceptionnelle du bel canto, il illustre surtout et de manière saisissante l'art de cette jeune artiste et l'envergure de son talent.

Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Une saison corps et âme.

La Sylphide

La Sylphide
Chorégraphie: AUGUSTE BOURNONVILLE
Musique: HERMAN LOVENSJÖLD
Dans les rôles principaux: ANDREA BOARDMAN ET ZHAO MIN-HUA • 25-31-2
YVONNE CUTARAN ET KENNETH LARSON • 26
DANIELA BUSON ET MARCELLO ANGELINI • 1

Allegro Brillante
Chorégraphie: GEORGE BALANCHINE
Musique: P.I. TCHAIKOVSKY

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens sous la direction de VÉRONIQUE LACROIX

25-26-31 octobre
1-2 novembre 1991
20 h

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

RESERVATIONS
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 Place des Arts 514 842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION
Préférence de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service.
Billets à partir de 16,80 \$ (TPS incluse) • 33% de réduction pour étudiants et 3^e âge.

ESSE
L'Impériale

BANQUE NATIONALE

CARON BELANGER
ERNST & YOUNG

nt northern telecom présente la saison 1991-1992

MUSICIENS DE MONTRÉAL

Directeur artistique
YULI TUROVSKY

SOLISTES
Duo Crommelynck, piano
Marc Grauwels, flûte
Marie-Josée Simard, marimba
Eleonora et Natalya Turovsky, violon

H. VAN WASSENAER
-Pergolesi- Concerto armonico no 6 en mi bémol majeur

CLAUDE CHAMPAGNE
Concertino grosso (1963)

LEOPOLD ANTON KOZELUCH
Concerto pour piano quatre mains en si bémol majeur

JOANNA BRUZDOWICZ
Four Season's Greetings pour orchestre à cordes et solistes : 2 violons, piano à mains, flûte et marimba

Le dimanche, 6 octobre 1991, 20h00
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
Billets 18\$/10\$ (TPS incl.) Billetterie Articulée: 524-4526
commanditaire associé: noranda

Musique EN TÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

OCTOBRE

11 Divers univers
Sept jeunes compositeurs présenté par la SCAQ, une alternative musicale. Salle Redpath, 3461, McTavish, Vendredi, 11 octobre 1991
Réservations: 848-1053 Billets: 14\$ Étudiants: 11\$ (TPS incluse)

16 SMCQ Ensemble de musique nouvelle de Vilnius
La musique lituanienne actuelle. Spectrum, mercredi 16 octobre à 20h.
Renseignements: 843-9305 Billets: 20 \$ — 12\$

23 Pro musica SÉRIE TOPAZE, le QUATUOR QUÉBÉC: Boccherini, Haydn et Brahms. Église Erskine and American (Sherbrooke Ave au Musée). Mercredi, 23 octobre 1991, 20 hrs.
Renseignements: Promusica: 845-0532 Billets: 15\$ et 8\$ (étudiants) (TPS non incluse)
Bil. Articulée: 524-4526 (TPS non incluse)
Lettre Son: 495-9297

Association des organismes musicaux du Québec

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

RENÉE CLAUDE

GEORGES BRASSENS
J'AI RENDEZ-VOUS AVEC VOUS
10, 11, 12, 18, 19 oct.
20 h 30
BUTTE SAINT-JACQUES
50, rue St-Jacques O.
2 min. du métro Place d'Armes
Rés.: 526-7525

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 5 OCTOBRE
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF
PRÉSENTE À 22:00

- extr. suite symphonique de Shéhérazade (Rimski-Korsakov)
- symphonie no 87 (Haydn)
- quatuor à cordes no 2 en la majeur (Arriaga)
- symphonie no 5 (Schubert)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto en la mineur op. 54 (Schumann)
- quatuor op. 76 no 6 (Haydn)
- concerto pour trompette en mi bémol (Haydn)
- concerto pour trompette en mi majeur (Hummel)
- concerto pour flûte en do mineur (Quanzt)

ciel 98.3
RENSEIGNEMENTS: 527-8321

ROCK

Robbie Robertson, le Canadien errant qui raconte l'Amérique aux Américains

Robbie Robertson
Storyville
Geffen (MCA).

Sylvain Cormier

TANT que Robbie Robertson rôdera aux alentours, le rock ne risquera rien. Avec lui, le rock est en prise directe avec la terre, absolument connecté, enraciné, entièrement dédié à l'expression des émotions humaines. De son travail avec The Band jusqu'au récent *Storyville*, son deuxième album solo, Robertson n'a jamais cessé de se servir du rock comme d'un canevas, pour y peindre, en musiques et en histoires, ce qu'il voit et ressent. Si le rock mérite un certain respect, c'est à des visionnaires de sa trempe qu'on le doit.

En 68, les Hawks, le groupe qui avait suivi Ronnie Hawkins dans les bouges les plus infâmes du Canada anglais, et que Bob Dylan réquisitionna pour électrifier sa tournée britannique de 1966, devinrent tout simplement The Band parce que tout le monde avait oublié les Hawks et ne parlait plus que du *band* de Dylan. Cet été-là, l'été de violence qui suivit celui de l'amour, parut leur premier album, *Music From Big Pink*, enregistré dans une grosse maison rose de Woodstock, et les répercussions dans le monde du rock furent immédiates et profondes. *Big Pink* sonnait le retour à la terre, au rock des pionniers, à une musique simple et sentie, bref, au réel. Le psychédélisme avait vécu. Les Beatles abandonnèrent les couleurs de *Magical Mystery Tour* pour la blancheur immaculée du *White Album* et les Stones embêtèrent le pas avec *Beggars Banquet*.

On n'avait plus que faire d'un *Walrus* qui nous amènerait *2000 Light Years From Home*. Les chansons de Robbie Robertson sur *Big Pink* racontaient de véritables tranches de vie, cristant de vérité. Quand Dennis Hopper voulut décrire l'Amérique que Captain America et Billy The Kid traversaient dans son film *Easy Rider*, c'est via Robertson et *The Weight* qu'il y parvint le mieux.

The Band, c'était ça. L'Amérique revue par Robbie Robertson, Canadien errant loin de son foyer, avec un peu de Mohawk dans le sang, doté d'un regard qui scrute et d'oreilles qui écoutent. Avec un recul que les Américains, le nez collé sur leur Amérique, n'avaient plus. Quand il entendait de vieux Sudistes lancer à la blague que le Sud renaîtrait un jour de ses cendres, il percevait toute l'amertume sous-entendue et pouvait écrire *The Night They Drove Old Dixie Down* avec une justesse de ton et une charge émotionnelle qu'aucun Américain n'aurait pu approcher.

Lorsque Robertson a refait surface avec un album éponyme en 1987, plus de dix ans après le concert d'adieu du Band au Winterland de San Francisco, il a eu sensiblement le

même impact qu'en 1968. Alors que le rock se perdait à programmer des machines, il a rétabli une fois de plus la prise à la terre. Après une décennie passée à composer des musiques de films (*Carny*, *Raging Bull*, *King Of Comedy*, il avait enrichi sa palette d'ambiances cinématographiques, et fait le plein de nouvelles histoires. Néanmoins, anti-star, habitué à se réfugier derrière ses bandes sonores ou dans l'anonymat du Band, il ne s'était montré qu'entouré de grosses pointures (U2, Peter Gabriel, Daniel Lanois) qui détournaient de lui l'attention.

Pour *Storyville*, Robertson n'a pas eu besoin de paravent. Pour la première fois, il s'affirme comme *storyteller*, allant jusqu'à l'afficher dans le titre de l'album. *Storyville*, c'est l'ancienne zone rouge de la Nouvelle-Orléans (le *red-light district*), là où le jazz et le blues ont d'abord baisé, une toile de fond où toute l'aventure humaine vient se dire. Un lieu privilégié, chaud, vibrant, à partir duquel Robertson continue de raconter l'Amérique aux Américains. Robertson signe peut-être là son oeuvre maîtresse, précisément parce qu'il ose enfin signer.

Les collaborations sont encore nombreuses, mais discrètes. Il faut prêter l'oreille pour entendre Neil Young, un autre Canadien errant, dans *Soap Box Preacher*, Aaron Neville dans *What About Now* et Bruce Hornsby dans *Go Back To Your Woods*. Robertson peut même renouer avec Rick Danko et Garth Hudson, ses vieux comparses du Band, parce qu'il ne craint plus que sa musique ressemble à celle de leur ancien groupe. Le solo de Garth dans *Resurrection* sent le Band à pleine narines, et Robertson peut en être fier.

Storyville est un album qui ne s'apprécie vraiment qu'avec le temps, avec lequel on doit prendre la route, la nuit si possible. Pour qu'une forêt défile pendant que *Go Back To Your Woods* joue, pour que le décor s'imprègne peu à peu du sens que leur donne la musique et les récits de Robertson. Depuis que j'ai reçu cet album, je n'ai plus qu'une envie. Partir avec Louise à la découverte de l'Amérique. Louise qui, dites-vous ? Voilà une histoire que Robertson lui-même ne connaît pas.

TELEVISION / chronique

Hugo Léger

SI LE *Club des 100 watts* est interdit aux adultes, *Surprise sur prise* et *Chop Suey* ne le sont certainement pas aux adolescents qui consomment du téléroman et de l'humour à grosses cuillerées. Publiée au printemps dernier, une étude fouillée du Groupe de recherche sur les Jeunes et les Médias (GRJM) de l'Université de Montréal était on ne peut plus limpide à ce sujet. En 1990, les cinq émissions les plus écoutées chez les 12-17 ans étaient dans l'ordre : *Les filles de Caleb*, *Lance et compte*, *Chambre en ville*, *Chop Suey* et *Rira bien*.

Les adolescents, comme les enfants dans une moindre mesure, se tournent vers la télé des « croulants » qui — les auteurs et les manitous de la programmation auraient-ils saisi ? — leur renvoie l'ascenseur. Les préoccupations des jeunes commencent à déteindre de plus en plus sur les émissions pour adultes ou familiales : Guillaume vole la voiture de ses parents à *Jamais deux sans toi*, Thomas, petit-fils de Marilyn, joue les *pushers* de bérêts à son école, et j'en oublie sûrement.

Mais ce n'est pas nécessairement le contenu intrinsèque des téléromans qui attire les jeunes, quoique le rapport à la famille ou à leur réalité soit important, c'est davantage l'environnement d'écoute, pense André Caron, directeur du GRJM. « Autrement dit, le *prime time* adulte séduit les jeunes parce qu'il leur donne une chance d'être en présence de leur parent, d'entendre leurs idées. Il y a ce petit créneau avant le coucher où ils peuvent partager une activité divertissante avec les adultes. La télé joue un rôle rassembleur. C'est autour d'elle que les jeunes enregistrent les valeurs de leur milieu, les préjugés positifs ou négatifs ».

En 1990, même s'il ne consacrait que 3 % de sa programmation (contre 17 % pour Radio-Canada), aux émissions pour enfants, Télé-Métropole a gagné la guerre des ondes pubères. Sans toujours leur adresser spécifiquement la parole, TVA diffusait 11 de leurs 23 émissions préférées. Télévision Quatre-Saisons, 6. Les diffuseurs privés n'ont d'ailleurs aucun remords à ratisser large. S'ils peuvent rejoindre adultes et ados avec une seule émission — d'autant plus que la pub pour enfants est interdite —, c'est ça de gagné pour les annonceurs. « D'ici 10 ans, fait remarquer André Caron, le groupe

La puberté des ondes



La famille Couillard dans *Watawatow*.

des jeunes deviendra moins intéressant pour les télédiffuseurs : leur nombre diminue, on n'a qu'à suivre les courbes démographiques ».

Ni tout à fait enfant, ni encore adulte, comme des algues accrochées à leur cabloélecteur, les adolescents flottent au gré des marées télévisuelles, picorant chez les uns, gratifiant chez les autres. Ils sont en quelque sorte les laissés pour compte, les itinérants de la programmation. « Il y a certainement un vide, de dire André Caron, surtout pour les 13-17 ans. Mais pour être bien honnête, si j'étais un annonceur, je serais prudent. On peut livrer des auditoires d'adolescents à certains moments de la semaine, mais jamais de façon aussi systématique que les autres groupes d'âge. Pour une simple et bonne raison : l'adolescence est le seul moment dans la vie d'une personne où l'écoute de la télé chute. On y privilégie les rapports sociaux, la camaraderie... »

« Et puis il n'y a rien de plus changeant que les jeunes », ajoute Jean-Pierre Morin, le père du *Club des 100 watts*. « D'une année à l'autre, les modes changent. En cours de route, il faut toujours être prêt à corriger le tir pour ne pas les perdre de vue ». Les télédiffuseurs marchent donc en terrain miné. Par le passé, plusieurs émissions-jeunesse se sont cassées les dents : *Beaux et jeunes*, *Télé-Jeans*, etc. Les adolescents sont très critiques, difficiles à accrocher », soutient André Caron. Dans ces conditions, le ciblage devient un outil capital : les valeurs comme les occasions

d'écoute d'un garçon de 12 ans ne sont pas celles d'un adolescent de 16 ans.

C'est ainsi qu'une nouvelle émission comme la très rapping *Watawatow* (Radio-Canada, mardi au jeudi, 16 h 30), un téléroman conçu à l'intention des jeunes, au lieu de mettre tous les ados dans le même panier, a sorti du rang les 10-13 ans, « les pré-ados plus adultes que les 100 watts (9-11 ans), en visant le haut de la strate », dit Jean-Pierre Morin, l'idéateur et le producteur à la barre de ce gros bateau : 16 scénaristes-dialoguistes, quatre réalisateurs, un budget de 68 000 \$ pour chacun des 72 épisodes.

Mais la grande opération de ciblage ne s'est pas limitée à l'âge : « J'ai voulu créer un téléroman dont les sujets, le rythme et la structure conviennent aux jeunes : chaque épisode comporte 16 scènes au lieu de 8 ou 9 pour un téléroman adulte. Et on évite le bla-bla-bla que les jeunes aiment moins ».

Mais pourquoi un téléroman pour les jeunes alors qu'ils vont déjà jouer dans les plate-bandes télévisuelles de leur parent ? « Aucun téléroman ne parlait spécifiquement des problèmes de ce groupe d'âge : l'argent de poche, les déceptions amoureuses, des histoires qui les concernent et dont ils sont les vedettes. Les jeunes ont besoin d'un miroir social qui leur donne le sentiment qu'ils ne sont pas seuls à vivre des difficultés ».

Les ados de *Watawatow* en refusent pas le monde adulte. Au contraire, ils vivent pleinement le cortège de problèmes de parents très présents. Comme si, trop longtemps confinés à leur seul

univers ou pire à celui des tout-petits, les ados refusaient désormais, dans la vie comme à l'écran, de se laisser ghettoïser et réclamaient le droit au chapitre, comme dans toute famille normalement constituée. « C'est un âge où on accepte difficilement de s'autocritiquer, prétend André Caron. Il faut donc qu'il y ait des adultes qui, eux, peuvent être ridiculisés... » Compris, les vieux ! Vous n'avez pas fini d'en arracher.

La pub bavarde

Ce n'est pas la prédiction de l'année, je sais, mais je n'ai pas l'impression que *Fous de la pub* (Radio-Québec, mercredi, 19 h 30) va fracasser les cotes d'écoute. Les branchées m'en voudront, mais il y a quelque chose qui cloche dans ce show. Curieux paradoxe : contrairement à la programmation normale où l'on rage quand une publicité vient interrompre notre plaisir, à l'inverse, à *Fous de la pub*, on se passerait des commentaires qui ne font que briser le rythme des superbes *spots* qu'on y présente. De plus, s'ils ont le mérite de démasquer les recettes des publicitaires, les textes thématiques ne collent pas toujours aux pubs. Et puis, il y a le ton copain-copain du concepteur (joué par un Rémi Girard, au demeurant plutôt sympathique), qui sonne un peu faux : on voudrait de fait en savoir davantage sur la conception du message, et moins long sur les états d'âme de ses copains de bureau, de sa femme, de ses enfants, de sa mère, de sa grand-mère, de son beau-frère, de sa voisine, de son chien, de sa perruche, de son micro-ondes, alouette !

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

Soliste: **ANDRÉ BERNARD**
trompettiste renommé

Concertos pour trompette:
Handel, Torelli et Telemann
"Suite en Concert"... Rameau
Symphonie no 2... Honegger

LUNDI SOIR, 7 OCTOBRE, 20h.

Billets en vente à la Place des Arts: 15\$, 18\$, 10\$ Spécial étudiant

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Concerts de musique de chambre Allegria

saxophones: Gerald Danovitch, Peter Freeman, Abe Kestenberg, Nancy Newman

piano: Dorothy Fraiberg

Oeuvres de: Handel, Bach, Mozart, Albeniz, Monti, Bernstein, Gershwin et Baculis

jeudi, 10 octobre 1991, 20h.
Salle Redpath, Université McGill
Entrée rue McTavish

Entrée libre

Ce concert est présenté grâce à une subvention spéciale du "Music Performance Trust Funds" obtenue par la Guilde des Musiciens du Québec.

À vous de jouer.

PARTICIPACTION

TUYO INC. PRÉSENTE DU 10 AU 27 OCTOBRE '91

THÉORIE DU DÉSERT

UN OPÉRA SUR LA FIN DES MOTS

DE GUY LARAMEE

AVEC LOU BABIN, CLAIRE GIGNAC, SILVY GRENIER, FRANCINE POITRAS

AU THÉÂTRE L'ACHAPPELLE, 3700 ST-DOMINIQUE, JEU., VEN., SAM.: 20H30 / DIM.: 16H00.

RÉSEAU ADMISSION: 522-1245
INFORMATIONS: 843-7738

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA

Charles Dutoit, chef

8 et 9 octobre, 20h00

RAVEL: Ma mère l'Oye (ballet complet)

BARTOK: Divertimento pour cordes

NIELSEN: Symphonie no 5, Opus 50

SALE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts incluses)

BILLETS: 44,68\$ 32,45\$ 23,41\$ 10,10\$

LA GRANDE PASSION DE LA RENTRÉE

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

Version Originale !

SEULEMENT TROIS MOIS!

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE (514) 790-2222

LES LIGNES TÉLÉPHONIQUES POUR LA RÉSERVATION DES BILLETS SONT OUVERTES LE SAMEDI ET LE DIMANCHE.

du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières: 12 et 13 novembre 1991
Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991 au profit de la Fondation Du Diabète Juvenile.

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express, composez le (514) 790-0300

Cartes Canadien

ARTS VISUELS

Plaisir chargé de culpabilité

François Vincent
Galerie Michel Tétrault Art
Contemporain
1192, rue Beaudry
Jusqu'au 19 octobre 1991.

Marie-Michèle Cron

LE PLAISIR manifeste que l'on éprouve, lorsque nous abordons les rivages de la peinture de François Vincent, est un plaisir chargé de culpabilité. Comment, en fait, « résister » à cette humanité qui semble surgir de nulle part pour briser le silence de la toile, à ces portraits étudiés jusque dans la moëlle de leurs os, les tendons de leurs chevilles et les veines noueuses de leurs mains ?

Comment ne pas sursauter, lorsqu'en notre for intérieur, nous nous prenons à employer tous ces mots, « beau », « bien », rayés du vocabulaire savant ? Gilles Daigneault, ancienement critique d'art au DEVOIR, résume bien les pensées qui se bousculent et qui m'habitent, chaque fois que je me retrouve devant une oeuvre de cet artiste, peintre et graveur aussi. Et écrit à ce sujet dans le carnet d'art actuel publié par les éditions Michel Tétrault Art Contemporain, un petit texte que je vous recommande de lire et qui débute par ces phrases : « Visiblement, la peinture de François Vincent est habile et elle séduit. Cela n'est ni un bien ni un mal en soi dans la mesure où il y a toujours eu, en peinture comme ailleurs, une bonne et une mauvaise séduction, un bon et un mauvais savoir-faire... » Et en exerçant, il y a ces quelques mots de Flaubert, d'une sage limpidité : « J'aime dans la peinture, la Peinture ».

Moi aussi, ai-je envie de répliquer car c'était ce que je ressentais (et que je ressens toujours) lors de l'exposition de Vincent à la galerie Michel Tétrault Art Contemporain en 1989 où, dans la série « Paule », entre autres, la mort et ses allures spectrales courtoisèrent la fécondité. La lumière qui en émanait était éblouissante alors que dans cette nouvelle production, les jaunes ne sont atténués pour laisser la place à des teintes de sable chaud, de caramel qui tapissent les fonds des huiles sur papier marouflé sur bois. Les figures, en perdant l'aura mystérieuse qui les cernait autrefois, semblent aujourd'hui, plus ancrées dans

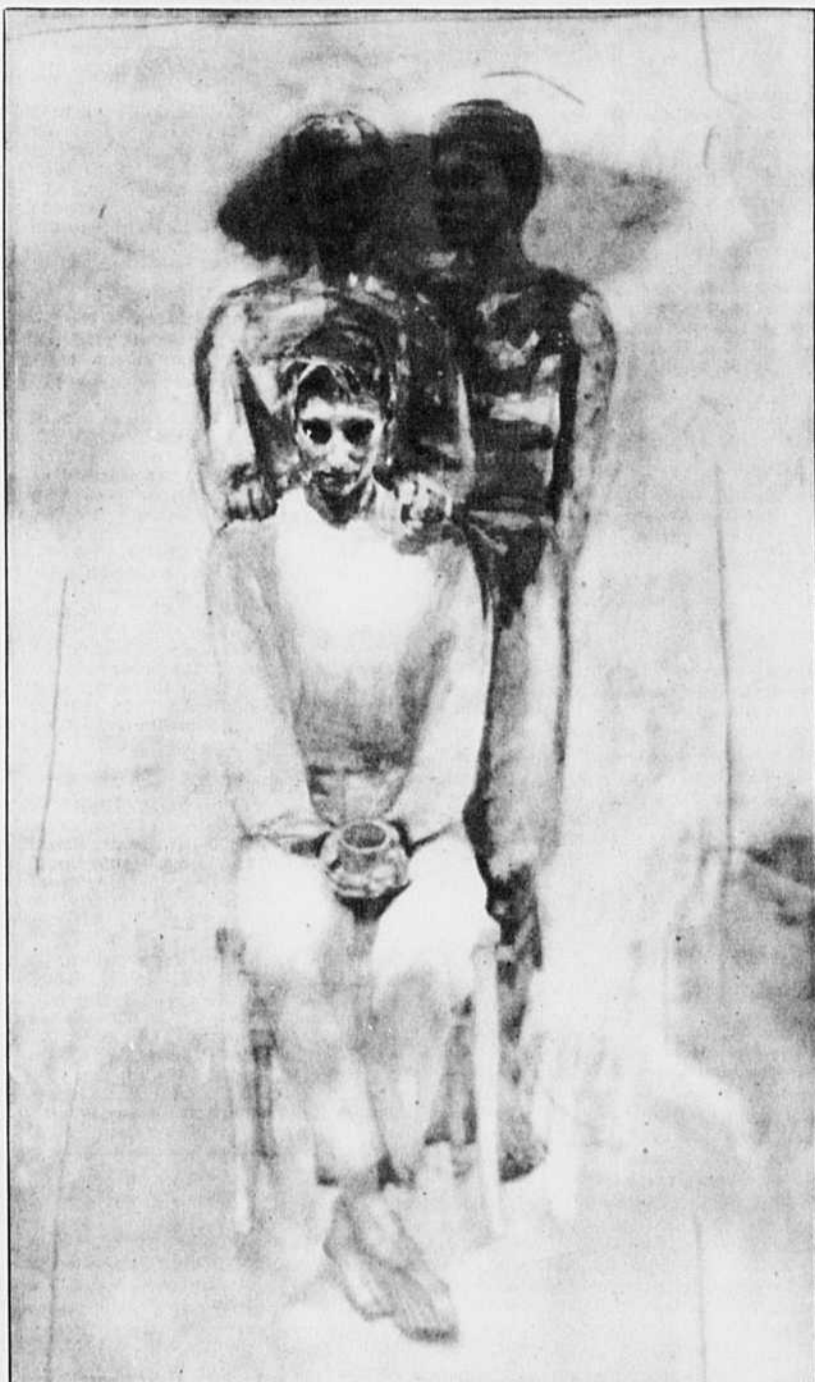


PHOTO MICHEL TÉTRUAULT ART CONTEMPORAIN

Anne 3, de François Vincent.

le réel. Elles sont en attente. Puis, elles bougent. Rarement, elles croisent notre regard, non pas qu'elles l'évitent mais plutôt, elles ont le visage tourné vers leur ombre, leur double, leur frère. L'artiste joue avec les ef-

fets perspectivistes et fait glisser vers le bas du tableau, les corps et les visages de ses modèles partiellement dessinés avec une grande précision et construits de petites touches de peinture soigneusement ap-

pliquées. Ils côtoient des formes floues s'évanouissant dans les bordures du papier. Alors, on a envie de les retenir encore une fois, juste pour scruter leur peau marquée par la vie.

Ainsi, « Estelle 1 » qui porte un fichu sur la tête et une boucle à l'oreille, lève les bras au-dessus d'elle, prête à s'évanouir, laissant l'empreinte de sa présence sur la lame dorée alors que le visage de « Anne 2 » se vide de sa substance charnelle pour se transformer en une forme abstraite ovoïdale. La peinture de François Vincent tangué entre deux pôles : l'abstraction qui fait se dissoudre les visages et les corps, qui les brouille, qui les efface comme un retour à un certain primitivisme et la figuration qui les isole dans leur espace de représentation. Et l'oeil est toujours attiré par un détail bien précis. « Anne 3 » qui tient un bol entre ses mains, est assise sur une chaise. Deux personnages se tiennent derrière elle et se perdent dans une tâche plus foncée. Ici, c'est la couleur bleue dans le récipient qui attire notre attention, puis le genou saturé de vert émeraude. Dans « Anne 1 », les lignes douces du corps se géométrisent et ce sont ces pieds que nous regardons soudainement avec attention. D'ailleurs, ces parties morphologiques scrupuleusement reproduites par l'artiste avec des ombres et des lumières, des opacités et des transparences, figent, pour un moment seulement, la mouvance de ces hommes et de ces femmes.

Dans les zones qu'ils désertent, apparaissent toujours des gribouillages, des traits maladroitement dessinés au crayon qui écorchent la surface des oeuvres et réfèrent au travail de la gravure. François Vincent est ambidextre, mais je ne saurais pas vous dire s'il écrit de la main droite ou de la main gauche car tout, ici, répond à un certain équilibre. Et ses eaux-fortes, qu'il présente parallèlement à son oeuvre peinte, sont chargées de tension et de dynamisme. Dans « Feu », un corps nimbé d'orange brûlé se tend comme un arc sous l'impact d'un cri proféré par une silhouette suspendue dans l'espace. Et dans « Genoux », un visage et un buste masqués d'un large cerne noir se tournent vers un garçonnet au regard d'ébène. La chair est émaciée et fragile. Et François Vincent en prend soin avec une rare sensibilité.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ART ET ARTE: 3886 St-Hubert, Montréal (281-8556) — Exposition « Mario Merota en Hongrie », du 18 sept. au 5 oct.

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres sur papier de J.P. Riopelle, du 25 sept. au 11 oct.

ARTICULE: 15 ouest Mont-Royal ste 180, Montréal (842-9686) — « Zones d'extase » oeuvres de Nicole Jolicœur, du 14 sept. au 13 oct., mer. au dim. de 12h. à 17h.

AU BOUT DE LA 20: 107 Joly, Rivière-du-Loup (418-862-0258) — « Créature » collectif des membres du regroupement, du 25 sept. au 27 oct., du mer. au dim. de 13h30 à 16h30.

BAR LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal (527-8361) — Exposition de James Joyce, Marc Kohnski, illustrations inspirées par l'Odyssée d'Homère, du 25 sept. au 16 oct., tous les jours de 15h. à 3h.

LA CENTRALE (CENTRE POUR FEMMES-ARTISTES): 279 ouest Sherbrooke, ste 311-D, Montréal (844-3489) — Installation photo-vidéo de Nardone Hoyokas et Elsa Stanfield, jusqu'au 6 oct. — Vitrine de la boutique Jacob, 1220 ouest Ste-Catherine, Mtl. — Une aussi longue histoire » oeuvre de Christina Horeau, jusqu'au 13 oct.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — « Déplacements nocturnes » de Paul-Émile Saulnier, du 11 sept. au 11 oct., du lun. au jeu. de 10h à 18h, ven. de 10h à 12h.

CENTRE SAIDY BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Peintures récentes de Su Schneé, du 3 oct. au 14 nov.

CENTRE COPIE-ART: 813 est Ontario, Montréal (523-4830) — « Copiophotographies », oeuvres d'Edoardo Aquino, J. Charbonneau, P. Fournier, M. Gato, G. Mühleck, A. Thézé et S. Toussignant, du 22 août au 5 oct.

CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 200 ouest Sherbrooke, Montréal (987-3395) — Exposition Les Années Concours, sur les concours d'architecture en France, du 26 sept. au 3 nov., du mer. au dim. de midi à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-8248) — Oeuvres de Tatiana Demidoff-Séguin, du 5 oct. au 9 nov.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 place d'Youville, Montréal (872-3207) — Reconstitutions théâtrales, vidéos, bandes sonores, artefacts et photographies, 350 ans de l'histoire de Montréal — Exposition temporaire sur l'histoire des ruelles de Montréal, jusqu'au 17 nov., tous les jours

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Place Du Parc, Montréal (288-0811) — Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1991: Art et Espace Public, du 15 août au 3 nov., mar. au dim. de 10h à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme — Rétrospective des oeuvres d'Alain-Marie Tremblay, jusqu'au 20 oct.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 Christophe-Columb, Québec (418-529-2715) — Installations de Lucie Robert et Josée Bernard, jusqu'au 6 oct.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambrose, Montréal (948-0300) — Galerie Rouge: Oeuvres de Cécile Buysse, du 2 au 30 oct.

DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0053) — Rétrospective des photographies de John Max, jusqu'au 6 oct.

ÉCOLE VINCENT D'INDY: 628 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (735-5261) — Exposition célébrant le centenaire de la naissance de Claude Chamagne provenant de la Bibliothèque Nationale du Canada, du 15 oct. au 7 nov.

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-9504) — Photographie et Art médiatique de Elaine Frigon, Irène Mayer et Eva Quintas, du 18 sept. au 6 oct.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent (496-4629) — Expotec 91, « L'homme ce drôle d'animal » et Imax « L'eau et les hommes », tous les jours de 9h45 à 21h30.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est rue Gentilly, Longueuil (679-2966) — Travaux récents de Jacques Leclair, du 1er au 19 oct.

GALERIE D'ART CONCORDIA: Univ. Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Le paysage: huit photographes canadiens, du 5 sept. au 19 oct.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe Claire (630-1254) — « Pewter-Workings » objets décoratifs et bijoux en étain, oeuvre de 29 artisans venant de tous les coins du pays et les oeuvres de l'artiste Eva Renvall, tapisseries, du 14 sept. au 20 oct.

GALERIE B-312: 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423) — Sculptures de Pamela Landry, jusqu'au 5 oct.

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 502, Montréal (397-7044) — Photographies de Sandra Semchuk, jusqu'au 5 oct.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Marcel Aubut, du 2 au 27 oct.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Denis Rousseau, du 28 sept. au 26 oct., du mer. au ven. de 12h à 18h, et sam. jusqu'à 17h.

GALERIE CHÂTEAU DE SABLE: 3847 St-Denis, Montréal (845-2885) — « Noir et blanc » oeuvres de Desautels, jusqu'au 22 oct.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Paskal Dufaux, sculpture cinétique, Eric Simon, peinture et sculpture, du 26 sept. au 20 oct.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7471) — Peintures de Lloyd Fitzgerald, du 28 sept. au 12 oct.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Russell Yuris, L. Richard, Michèle Drouin, Darryl Hughto et Susan Roth

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Oeuvres récentes de Bertrand Casaubon et Rodica Sonea, du 25 sept. au 14 oct.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres récentes de Cozic, du 12 sept. au 13 oct.

GALERIE JEAN-PAUL LADOUCEUR: 3995 est boul. Lévesque, Laval (662-4442) — Un siècle à bâtir, exposition présentée par la ville de Laval et la Corporation Architecture 1990, 400 photos sur les réalisations architecturales importantes du Québec, jeu. au dim. de 15h30 à 20h.

GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (398-9806) — Oeuvres de Al Mc-Williams et Sylvie Readman, jusqu'au 5 oct.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) — Oeuvres de Anne-Marie Castelain, jusqu'au 20 oct.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Aytte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7171) — « L'éternelle insouciance » exposition de Raymond Warren, du 3 oct. au 3 nov.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine ste 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres de Gérald Zahnd et photographes de Torie Toward, jusqu'au 5 oct.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Johanne Gagnon, du 5 au 27 oct.

GALERIE LA 3e VAGUE: 163 est St-Paul, Montréal (878-1404) — Oeuvres de Robert Bob Deblois, du 1er au 20 oct.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de François-Xavier Marange, du 2 au 26 oct.

GALERIE UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berri, salle JR120, Montréal (987-8421) — « La grille québécoise dans l'illustration du livre pour enfants » jusqu'au 6 oct. — Photo Vidéo, installations de 5 étudiants, jusqu'au 5 oct.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434

ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres de Riopelle, Fortin, Walker, Masson, Bellefleur et autres

GALERIE VERRE D'ART: 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) — Oeuvres de Alfred Engerer, du 2 au 23 oct.

GALERIE BRANDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Dans la galerie principale, oeuvres de Marian Penner Bancroft, et en coulisse (Backstage), photographies couleur de Robert Walker, du 7 au 12 oct., du mar. au sam. de 11h à 17h.

GALERIE WEST END: 1358 ave Greene, Westmount (933-4314) — Oeuvres de Miyuki Tanobe, du 28 sept. au 12 oct.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Oeuvres de G. Ross, du 5 au 20 oct.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert (coin Duval), Montréal (598-7754) — « Le grand chasseur zone 18 » installation de Marc Gagnon, du 15 sept. au 11 oct. — Les dim. performances de M. Gagnon à 16h.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN: 1200 Dr. Penfield, Montréal (849-3473) — Oeuvres de Aldo Vittorini: « Bressi au quotidien », du 9 sept. au 6 oct.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAGASIN GILVLY: 1307 Ste-Catherine ouest, Montréal — Salle Tudor: La Fondation du jeune ballet du Québec organise une exposition-vente des oeuvres de Riopelle, du 2 au 5 oct.

MAISON LOUIS-H. LAFONTAINE: 314 Marie-Victorin, Boucherville (449-8347) — Oeuvres de Pinaud (Georgette Pinaud-Plante), du 15 sept. au 11 oct.

MAISON DU PRESSOIR: 10 865 du Pressoir (métron Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clypepsy à l'horloge atomique — Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

MICHEL TÉTRUAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de François Vincent, jusqu'au 19 oct.

OBORO: 3981 St-Laurent, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Helen Chadwick, du 7 sept. au 6 oct.

OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — « Paysages » photographies de A. Dubo, G. James, L. Lefebvre, M. Ruwedel et G. Szilasi, du 15 sept. au 20 oct.

OPTICA: 3981 St-Laurent espace 501, Montréal (287-1574) — Installation photographique de Ginette Prince, jusqu'au 6 oct.

PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 Route 335, St-Calixte (222-1507) — Exposition rétrospective des oeuvres peintes et sculptées de Léopold Bourjois du 25 août au 6 oct., du jeu. au dim. de 12h à 17h.

WADDINGTON AND GORCE INC.: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres de Régine L'Héritier, du 5 au 24 oct.

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal (872-6889) — 25 ans du Conseil, 25 ans de peinture, du 10 oct. au 3 nov.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (872-7882) — Grand Prix des métiers d'art: formes et contrastes, du 10 oct. au 3 nov. — L'Art anime le jeu, du 23 oct. au 10 nov.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044) — L'Appel aux jeunes photographes, exposition des travaux de sept photographes dans le cadre du Mois de la photo, du 6 sept. au 6 oct. — La grâce et la finesse des boîtes à encens japonaises, les Kogos du Musée des beaux-arts de Montréal, du 11 oct. au 24 nov.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal (872-8754) — « De mémoire »,

**AFFICHES
ENCADREMENT
LAMINAGE**

atelier 00

COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT
OUVERT LE DIMANCHE 276-2872

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

LOUIS JAQUE
Acryliques sur toile
1989 - 1991

jusqu'au 25 octobre

LLOYD FITZGERALD
peintures
jusqu'au 12 octobre 1991

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke
Mar. ven.: 10h. à 17h.30
845-7833/845-7471
sam.: 10h à 17h

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

«Retour de Russie»
TATIANA DEMIDOFF-SEGUIN
Vernissage samedi le 5 octobre de 14h. à 18h.
L'exposition se poursuivra jusqu'au 9 novembre

372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444
Tél.: (514) 393-8248

EXPOSITION

LES LAURÉATS
EN ARTS VISUELS CONTEMPORAINS DE LONGUEUIL

FOYER DU THÉÂTRE DE LA VILLE
180, RUE DE GENTILLY EST
(COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT)

DU 1^{ER} AU 27 OCTOBRE 1991
TOUS LES JOURS, SAUF LE LUNDI, DE 13H À 21H.

RENSEIGNEMENTS: 463-0004

SODAC
LONGUEUIL

CCCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Paraboles et autres allégories:
L'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990
Du 9 octobre 1991 au 12 janvier 1992

Melvin Charney,
qui a toujours travaillé au carrefour de l'art
et de l'architecture,
engage un débat philosophique
et théorique sur la ville, son histoire, son architecture,
en créant des structures rigoureuses
et des dessins d'une remarquable force visuelle.

Les salles d'exposition et la librairie du CCA
sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA
veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

ARTS VISUELS

À Québec, le corps et le discours

Pierre Granche: Zones

Musée du Québec,
1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec
Jusqu'au 26 janvier 1992.

Jean Dumont

SI JE FAIS allusion au corps dans le titre qui précède c'est parce que, bien qu'invisible, il est, à la fois, la référence sous-jacente, incontournable, de *Zones* la récente installation «in situ» de Pierre Granche dans une des salles du Pavillon Baillairgé du Musée du Québec, mais il est aussi ce qui en premier nous la livre, ou peut-être devrais-je dire: nous met à sa merci.

C'est aussi à cause de cette importance du corps que je suis persuadé que pour rendre justice à l'oeuvre de Pierre Granche il est essentiel d'en faire l'expérience physique avant de s'exposer aux discours qui tentent de dire l'expérience des autres. Le discours dit rarement le corps qui, comme l'art, existe non dans les mots eux-mêmes, mais dans l'intervalle, dans le continu indéfini qui les séparent.

Ce corps est premier depuis longtemps dans la démarche et le travail de Pierre Granche; depuis en fait que son approche de la sculpture, liée de fort près aux inquiétudes nouvelles de l'architecture, se fait par le biais d'une perception topologique de

l'espace, la topologie étant cette forme la plus récente de la géométrie qui étudie les propriétés fondamentales de la forme, ses contours, ses régions, ses voisinages.

L'installation «in situ» a ceci de particulier que le spectateur dispose d'entrée, en faisant lui-même l'expérience du lieu, de presque tous les buts, données et motivations, qui ont été, chez l'artiste, à la base de l'oeuvre qu'il a sous les yeux. Comme Granche, il a été obligé, pour aborder l'oeuvre, d'effectuer le passage inoubliable par l'ancienne prison; dans la galerie même, il a pu constater que les fenêtres avaient cédé la place aux cimaises nécessaires d'exposition, et que, masquée par une cloison, il n'en restait qu'une qui ouvrait encore sur le rêve sans frontières du fleuve et l'infini de l'extérieur.

Il est maintenant, devant cette masse métallique aux liaisons apparentes, au volume oppressant, sorte de coque renversée d'un navire, dont l'étrave quèterait en direction du fleuve, et dont il ne sait pas encore qu'elle a la forme d'un anneau. Il fait le tour de cette sorte de mur intérieur, dont le sommet lisse et arrondi l'exclut physiquement, lui interdit tout espoir de préhension. Il circule entre le contour de verre brisé qui borde l'oeuvre au sol et celui qui, plaqué aux murs, ceinture la salle du Musée, poursuivi par le faisceau indéfini de lumière qui anime l'empi-

lage de morceaux de verre qui sépare les deux parties de la coquille métallique, et tenu sur ses gardes par les éclairs de lumière qui jaillissent imprévisiblement des parois de la galerie.

Le spectateur commence alors à circuler dans le titre de l'exposition. Une zone c'est une ceinture entre deux parties d'une paroi sphérique. C'est aussi un lieu qui sépare deux territoires, qui désigne l'intérieur et l'extérieur, l'appartenance et l'exclusion. C'est aussi ce refuge misérable qui s'étendait sur les terrains des anciennes fortifications, lieu des marginaux, des rejetés, des exilés de tous les territoires nommés.

Et le spectateur fait l'expérience physique de l'oppression. Il regarde, mais se sent regardé. Il circule, mais son corps, enserré entre le mur lisse et la forme anonyme, pressent le danger du parcours bordé de verre fracassé. Il a perdu le pouvoir qu'apporte la localisation, n'a plus d'appartenance, se sent le jouet de pouvoirs autres, n'a plus d'espoir que dans l'extérieur...

Dans la ligne de l'étrave, un escalier étroit, dissimulé entre deux parois aveugles mène à l'indice d'un chemin de ronde. De là-haut, le spectateur prend alors conscience de l'anneau, du centre, de l'enceinte. Il témoigne lui-même soudain des moyens de l'enfermement, il le nomme, il en est la clé: il est celui qui surveille. Derrière lui, il y a bien cette ouverture sur le fleuve et le soleil, mais elle n'est réelle que pour les autres, ceux qui sont enfermés, et dont elle est l'unique tension, pour lui, elle donne sur un monde qui est l'imaginaire de la liberté, il ne pense même pas à en rêver: il surveille...

Il faut du temps pour revenir sur terre, prendre conscience à nouveau de l'institution muséale. Et de ses pouvoirs propres, de ses pompes et de ses oeuvres, de ses otages, de ses rejets, de ses parcours, de ses lois et de ses codes. Il faut du temps pour revenir lentement vers le discours... Ne manquez pas cette expérience.



Pierre Granche

PHOTO PATRICK ALTMAN

EXPOSITION ET VENTE IMPORTANTE D'ART CANADIEN et INTERNATIONAL

(En provenance de successions et collections privées)

- | | | |
|-----------------|---------------------|-------------------|
| • C. Krieghoff | • H. Robinson | • J. Miro |
| • J.P. Dallaire | • R. Dufy | • H. Walker |
| • J.P. Riopelle | • J. De Tonnancourt | • G. Roberts |
| • A. Pellan | • A. Volti | • J. Little |
| • F. Carmichael | • A. Noeh | • M. Fortin |
| • C. Le Sauteur | • M. Barbeau | • F. Verner |
| • L. Bellefleur | • I. Ben Shalom | • B. Lorjou |
| • P. Surrey | • S. Cosgrove | • F. Toupin |
| • R. Pilot | • G. Molinari | • O. Leduc |
| • A.J. Casson | • J.W. Morrice | • A.Y. Jackson |
| • A. Dumas | • A. Lismer | • M.A. Suzor-Côté |
| • R. Richard | • A. Tapiés | • A. Edson |
| • H. Masson | • J. Hurtubise | • M. Ferron |
| • C. Tousignant | • J. McEwen | • J.P. Jérôme |

et autres nouvelles consignations

l'exposition est prolongée jusqu'au 21 octobre

La Galerie est ouverte le samedi, 5 octobre, de 10h. à 18h. le dimanche, 6 octobre, de 12h. à 18h. et le lundi, 7 octobre, de 10h. à 18h.

Galerie d'Arts Contemporains de Montréal
2122 rue Crescent, Montréal H3G 2B1 Tél.: 844-6711

Oeuvres récentes
RÉGINE LHÉRITIER
Vernissage samedi le 5 octobre de 15h. à 17h.
en présence de l'artiste
jusqu'au 24 octobre

WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay, Montréal, Québec, Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112 — Fax: (514) 847-1113

SU SCHNEE

Peintures récentes
jusqu'au 14 novembre

CENTRE SAIDYEBRONFMAN
Les centres communautaires juifs de Montréal
5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC — 739-2301
lun. au jeu. 9h à 21h vend. 9h à 15h30. Dimanche: 10h. à 17h.

Chefs-d'oeuvre inuit
Galerie Elea London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc

«AFFINITÉS SÉLECTIVES»

GRAHAM CANTIENI et JAMES LECHAY

Vernissage samedi le 5 octobre de 15h. à 17h.
conservatrice invitée: Monique Brunet-Weinmann
jusqu'au 30 octobre 1991

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

Oeuvres récentes

NORMAND LAUZON

Vernissage dimanche
le 6 octobre à 13h.
en présence de l'artiste

l'exposition se poursuit
jusqu'au 20 octobre



GALERIE
Myrka Bégin

211, Woodstock,
St-Lambert, Qué.
Tél.: (514) 671-0078

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN

du 15 août au 3 novembre 1991

Rencontre internationale sur le thème de **Art et espace public**:
expositions, vidéos, conférences, visites commentées.

JES

Dan Graham, Ludger Gerdes, Jeff Wall

Nouvelle version du *Pavillon des enfants* de Dan Graham et Jeff Wall;
oeuvres inédites de Ludger Gerdes et Dan Graham.
En collaboration avec le Goethe-Institut Montréal.

JEAN-PIERRE RAYNAUD

À compter du 4 septembre 1991.

Importante exposition de **Jean-Pierre Raynaud**.
En collaboration avec l'Association Française d'Action Artistique.

VISIONS 91

**Joseph Branco, Lorna Brown, Panya Clark, Barbara Claus,
Marie A. Côté, Lucie Lefebvre, Lani Maestro, Alain Paiement,
Robert Windrum et Kelly Wood**
Dix jeunes artistes professionnels du Québec et du Canada.

GILBERT BOYER

«La montagne des jours», une oeuvre de **Gilbert Boyer** sur le mont Royal.

CIAC - Centre International d'Art Contemporain de Montréal

du mardi au dimanche, de 10 h. à 18 h.

3576, ave du Parc, Les Galeries du Parc, Montréal.
Tél.: (514) 288-0811/Fax: (514) 288-5021

Remerciements: ministère des Affaires culturelles du Québec, ministère des Communications du Canada, Conseil des arts du Canada, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, CIDEC de la ville de Montréal, ministère du Tourisme du Québec, ministère Emploi et Immigration du Canada, ministère de la Main d'oeuvre du Québec, Le Devoir.

CrownVie
compagnie d'assurance

SWATCH. SYMBOLE DU TEMPS - AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL

swatch

Collection
1983 - 1991

DU 13 SEPTEMBRE
AU 27 OCTOBRE 1991

DU MERCREDI AU DIMANCHE
DE 11 H À 17 H

présentée dans le cadre
du 700^{ème} anniversaire
de la Confédération suisse

CHÂTEAU DUFRESNE
ANGLE PIE IX ET SHERBROOKE
(514) 259-2575

l'espace à voir

Exposition de peintures et de sculptures au profit
de la Fondation Charles LeMoine.

Plus de 500 oeuvres de 125 artistes.

Le samedi 5 octobre et le dimanche 6 octobre 1991
12 h à 18 h

Locaux de Piscines Trévi
1235, rue Ampère, Boucherville
(Autoroute 20, sortie de Mortagne)